

ALBUM DU VIEUX GAND

VUES MONUMENTALES ET PITTORESQUES
DE LA VILLE DE GAND A TRAVERS LES AGES,
ACCOMPAGNÉES DE NOTICES HISTORIQUES

PAR PAUL BERGMANS ET ARMAND HEINS



LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST ET C^o. BRUXELLES ET PARIS

UNIVERSIDAD DE CALI
FACULTAD DE CIENCIAS EXACTAS
INSTITUTO TECNOLÓGICO

399
IV

R-V-27

3

ALBUM DU VIEUX GAND



Cet ouvrage est tiré à

*15 exemplaires sur papier Impérial du Japon,
numérotés de I à XV.*

*450 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder Zonen,
numérotés de 1 à 450.*

Exemplaire numéro **396**

Album du Vieux Gand

Vues monumentales et pittoresques
de la Ville de Gand à travers les âges
accompagnées de notices historiques

par

PAUL BERGMANS et ARMAND HEINS

BRUXELLES et PARIS
LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST et C^{ie}, Éditeurs

—
1913

Coup d'œil historique.

On a fait justice des légendes qui identifiaient la peuplade des *Gorduni*, cliente des Nerviens, avec les Gantois, ou qui attribuaient la fondation de Gand à Jules César et appelaient *Arx Julii* les parties primitives du château des Comtes.

Il paraît certain, néanmoins, que des bateliers et des pêcheurs ont dû se fixer au confluent de l'Escaut et de la Lys, attirés par cette situation exceptionnellement favorable. De nombreuses trouvailles de médailles et de monnaies démontrent l'existence de ce groupement pendant la période romaine.

A l'époque franque, vers le milieu du V^e siècle, on voit se former autour de Gand une ceinture de villages, tels Heccringahem (Akkerghem) ou Gundlyngahem (Wondelgem), dont les noms décèlent l'origine germanique.

L'agglomération avait déjà une certaine importance lorsque saint Amand vint l'évangéliser deux cents ans plus tard.

C'est dans le deuxième quart du VII^e siècle que le missionnaire y fonda deux monastères réunis en une seule abbaye sous le vocable de saint Pierre, sans doute en souvenir de l'apparition dont l'apôtre aquitain avait été gratifié au début de sa carrière: s'étant rendu à Rome pour se préparer à l'apostolat, Amand avait eu une vision pendant laquelle saint Pierre lui avait ordonné de porter la bonne parole aux idolâtres septentrionaux.

Amand établit une maison sur le sommet de la colline qui domine l'Escaut, le mont Blandin; l'autre, qui devait s'appeler plus tard Saint-Bavon, fut créée dans les prairies où se réunissaient au fleuve les eaux de la Lys. Mais l'apôtre dut bientôt quitter la Flandre à cause de son zèle excessif: il froissa, en effet, l'esprit de liberté et d'indépendance inné dans le peuple en voulant lui imposer la foi chrétienne par la force, après avoir obtenu du roi Clotaire II le baptême obligatoire.

A saint Amand succéda son disciple Florbert, qui dirigea les deux

monastères et mourut avant 650. La tradition rapporte que saint Liévin visita la nouvelle abbaye. Un des plus célèbres abbés, pendant le haut moyen âge, fut le secrétaire et biographe de Charlemagne : Eginhard, qui obtint la mitre et la crosse au début du IX^e siècle.

A cette époque reculée peut remonter, aux ruines de l'abbaye Saint-Bavon, le morceau de mur de la salle capitulaire, formé de gros blocs de tuf et de pierres inclinées alternativement de gauche à droite et de droite à gauche, en forme d'arêtes de poissons ou de feuilles de fougère. Ce très ancien procédé de construction, imité de l'*opus spicatum* des Romains, se remarque aussi dans un angle de la cave des moines.

Au IX^e siècle, les deux monastères se séparèrent : le premier conserva le nom de Saint-Pierre, tandis que le second abandonna sa dénomination primitive pour se placer sous le vocable de saint Bavon, riche Leude hesbayen qui s'y était retiré vers 653, et dont les reliques formaient l'objet d'un culte empressé et jaloux.

Les incendies et les invasions des Normands ravagèrent les maisons fondées par saint Amand.

Dans la première moitié du X^e siècle, le comte de Flandre, Arnulphe le Vieux, résolut de les restaurer. Dans ce but, il fit appeler une des gloires ecclésiastiques du moment : Gérard, le célèbre fondateur de Brogne, qui, selon son biographe, avait miraculeusement guéri le prince de la gravelle.

Il reste encore à Saint-Bavon quelques parties des constructions de Gérard de Brogne, notamment dans la partie Sud-Ouest du jardin, appelée la crypte ou *martyrium* de saint Gérard. Mais les munificences du comte Arnulphe paraissent avoir surtout favorisé les moines du mont Blandin.

Aussi les deux monastères, à peine restaurés, entrèrent-ils en lutte. Les deux frères séparés étaient devenus deux frères ennemis. Chacun prétendait au droit d'aînesse.

La suprématie devait appartenir à celui qui posséderait les restes de Florbert, le successeur direct de saint Amand et le premier abbé de l'abbaye double créée par celui-ci. Les moines entamèrent entre eux une polémique des plus extraordinaires, qui fut l'origine d'une foule de falsifications : fausses reliques, fausses épitaphes, fausses bulles, documents altérés ou interpolés, chronologies fantaisistes, biographies apocryphes, etc.

Sans entrer dans le détail de cet épisode curieux de l'histoire des mœurs monastiques, et aussi de l'histoire universelle du truquage, il suffira de noter l'existence dorénavant individuelle de l'abbaye de Saint-Pierre et de celle de Saint-Bavon.

Les deux communautés religieuses avaient évidemment attiré autour d'elles un certain nombre d'habitants. Ainsi se constituèrent deux quartiers importants de la ville. Comme l'a fait remarquer M. Henri Pirenne, celle-ci ne se forma donc point autour d'un noyau central, à la différence de ce que l'on

observe d'habitude : « Elle naquit entre ses deux faubourgs de Saint-Pierre et de Saint-Bavon, si bien que l'on peut dire très exactement qu'elle fut commencée par l'extérieur, et non par le dedans ».

Entre ces quartiers primitifs il s'en forma deux autres au X^e siècle pendant l'accalmie produite par l'expulsion des pillards normands : avant 940 le comte de Flandre érigea une forteresse pour surveiller et défendre la Lys à l'emplacement actuellement occupé par le château des Comtes, et en 942 Transmar, évêque de Noyon-Tournai, consacra, sur le versant de la colline du Sablon descendant vers le Bas-Escaut, la chapelle Saint-Jean, qui devait devenir beaucoup plus tard la cathédrale Saint-Bavon.

Rien n'est plus embrouillé que l'histoire du château élevé sur la Lys. Les historiens discutent l'existence du *Castrum vetus*, le vieux château, puis d'un *Castrum novum*, le Château neuf, qui devient lui-même le *Vieux-Bourg*, à la suite de la construction d'un autre château fort. Il est bien certain, en tout cas, que la solidité des murailles fortifiées engagea certains habitants à se rapprocher d'elles afin de participer à leur sécurité. C'est la ville du comte, *urbs comitis*, qui posséda bientôt son église consacrée à sainte Pharaïlde. Le château des Comtes, qui dresse actuellement au milieu de la ville son imposante enceinte fortifiée dominée par un donjon colossal, fut bâti en 1180 par Philippe d'Alsace, comte de Flandre.

Quant à l'oratoire de Transmar, il fut agrandi au milieu du XI^e siècle, par Lausus de Deinze, ami de saint Poppon, grand réformateur ecclésiastique de l'époque. On trouve des vestiges de ce travail dans l'église souterraine de la cathédrale Saint-Bavon, où les voûtes d'une double nef sont construites « à la romaine ». Près de l'église s'élevèrent la Maison des échevins et la Halle des marchands.

Sous la protection du pouvoir comtal et du pouvoir ecclésiastique, tant séculier que régulier, l'agglomération, le *portus Gandensis*, se développa rapidement et abrita une ruche humaine dont l'activité se tourna vers l'industrie.

C'est principalement à l'industrie drapière, jusqu'alors exclusivement pratiquée dans les campagnes, que les habitants s'adonnèrent. A partir du XII^e siècle les tisserands acquirent une importance considérable, qui détermina les Gantois à s'occuper, dès le XIII^e siècle, d'établir un commerce international au moyen d'une communication directe avec la mer; ils approfondirent dans ce but la Liève et la relièrent au Zwyn.

Le développement industriel créa au sein de la population cette division caractéristique qui existe encore actuellement : d'une part une masse nombreuse d'artisans manuels, de l'autre une minorité aristocratique constituée de descendants des antiques propriétaires fonciers et de riches industriels et marchands.

A ces « aristocrates » sont dues ces orgueilleuses demeures de pierre, ces *steen en domus lapideae*, qui frappèrent d'admiration les vieux chroni-



queurs, et qu'on peut rapprocher des palais des anciennes cités républicaines du Nord de l'Italie. Elles furent établies au centre de l'agglomération, dans une sorte d'île enserrée entre les bras de l'Escaut, de la Lys et de la Liève, que l'on appelle, à raison de sa forme circulaire, la « cuve de Gand ». Mais la population déborda rapidement et l'enceinte de la ville dut s'élargir pour comprendre au XIII^e siècle une série de nouveaux quartiers qui rayonnent autour de la « cuve » : le *Nieupoort* en 1213, le quartier d'*Over-Schelde* en 1254, l'*Overreke*, le *Torf-Briel* et le *Ham* en 1269, l'*Oud Burg* en 1274, le *Muyde* en 1300, etc.

De nombreux travaux régularisent sur ces entrefaites les méandres des cours d'eaux qui font de Gand une sorte de Venise septentrionale, et des ponts en relient entre elles les rives. Aux antiques églises paroissiales, Saint-Jean, Saint-Nicolas, Saint-Jacques, sont bientôt venues s'ajouter celles de Saint-Martin et de Saint-Michel. Outre ces cinq paroisses urbaines, il en existe une pour chacune des petites villes ecclésiastiques groupées autour des deux grands monastères : la paroisse Notre-Dame, dans la seigneurie de Saint-Pierre, et celle de Saint-Sauveur, dans la seigneurie de Saint-Bavon. L'étendue de la cité, délimitée par le fossé d'enceinte appelé *Rietgracht*, est énorme; elle comprend plus de cinq cents hectares. Aussi suffira-t-elle aux besoins de la population jusqu'à l'époque contemporaine.

Au point de vue politique, l'histoire de la ville, au moyen âge, se résume dans les luttes entre les patriciens qui avaient réussi à s'emparer du pouvoir et les ouvriers qui parvinrent à certains moments à le reprendre. Quel que fût le parti dominant, il assurait à Gand la suprématie sur toute la Flandre et traitait d'égal à égal avec les têtes couronnées.

La première charte de franchise avait été octroyée aux Gantois par le comte de Flandre, Philippe d'Alsace, en 1178. Elle leur reconnaissait la liberté personnelle, la liberté de réunion, leur assurait une administration et une juridiction propres.

Cette administration fut d'abord aux mains de l'aristocratie, qui l'exerça par le moyen d'un collège de treize échevins, puis du célèbre corps des XXXIX, nommés à vie et divisés en trois séries se relayant tous les trois ans. Puissante oligarchie, les XXXIX purent résister longtemps à la fois aux artisans et au comte de Flandre, grâce à une alliance avec le roi de France.

Quand les gens du Lys, ou *Leliaerts*, eurent été défaits à Courtrai en 1302, à la bataille des Eperons d'Or, le pouvoir passa aux gens du Lion ou *Klauwaerts*. C'est vers l'Angleterre que se tournèrent naturellement ces démocrates conduits par un chef illustre, Jacques Van Artevelde. N'étaient-ce pas les îles britanniques qui fournissaient aux tisserands flamands la laine nécessaire à leur industrie ?

La lutte se poursuivit dorénavant entre le parti aristocratique et le parti démocratique, amenant des effusions sanglantes et de cruelles représailles, telles les journées des 4 et 11 avril 1311, du 3 mai 1345, mais maintenant

toujours le principe de l'autonomie communale, qui est l'aspect essentiel de la physionomie politique de la Belgique. Nous ne relaterons pas ici les épisodes de cette lutte, qui sont du ressort des livres d'histoire, et il doit nous suffire d'en avoir dégagé le caractère général.

Dès le XIII^e siècle, les Gantois, fiers de leurs privilèges, avaient voulu, par un monument durable, attester leur puissance politique en même temps que leur développement économique, et ils avaient décidé d'ériger un Beffroi en face de leur première maison scabinale. L'architecte a visiblement cherché à donner à l'édifice un aspect imposant par la sévérité des lignes et la grandeur de la masse. Dans le Beffroi fut suspendue, vers 1324, la fameuse grosse cloche appelée Roland, qui fut comme la voix de la cité. C'est Roland qui sonna le rappel des Gantois, quand ceux-ci prirent les armes, l'année suivante, et allèrent combattre à Deinze les Brugeois révoltés contre le comte de Flandre, moins pour assurer les droits de Louis de Nevers que pour vaincre des rivaux économiques et des adversaires politiques.

Le Beffroi n'était pas un simple symbole des libertés communales. Dans une de ses salles, appelée le *Secret*, étaient conservés avec un soin extraordinaire les originaux des chartes et des privilèges.

L'accès en était défendu par une porte munie d'une serrure à six clefs, conservées respectivement, deux par le chef doyen des métiers, deux par les tisserands, et deux par le chef échevin du collège de la Keure, le conseil communal d'antan. A l'intérieur se trouvait le « secret » proprement dit, sorte de réduit ou d'armoire en maçonnerie adossé au Beffroi et clos par trois portes successives, dont les multiples clefs étaient conservées à l'Hôtel de ville, derrière un solide treillis de fer, fermé lui-même par des serrures dont les clefs étaient confiées à la garde des échevins.

La tour colossale dominait la cité qui était dès lors la capitale de Flandre, encore que ce titre ne dût lui être officiellement concédé qu'en 1430 par le grand duc d'Occident, Philippe le Bon.

Le principe de l'autonomie communale devait avoir beaucoup à souffrir des tendances centralisatrices de la maison de Bourgogne qui acquit la Flandre, par le mariage de Philippe le Hardi avec Marguerite, fille et héritière du comte Louis de Male. C'est à Gand, en l'église Saint-Jean, que fut conclu ce mariage si gros de conséquences, le 19 juin 1369.

Déjà quelques années auparavant une explosion populaire avait mis un moment le pouvoir aux mains des tisserands, de même qu'à Bruges et à Ypres. En 1379 éclata une formidable insurrection contre Louis de Male. Le prince fut défait par les Gantois, à Beverhoutsveld en 1382; mais grâce à l'appui du roi de France, il réduisit ses sujets à Roosebeke, six mois plus tard. Pendant plus de deux ans, Gand soutint encore la lutte. Après la mort du comte, il conclut la paix, en 1385, avec son gendre et succes-

seur, Philippe de Bourgogne. Une des premières mesures du nouveau prince fut d'installer à Gand le Conseil de Flandre.

L'apaisement ne devait pas être de longue durée : sous le règne de Philippe le Bon se déclencha une nouvelle et terrible guerre civile, qui aboutit cette fois à l'écrasement des milices populaires, à la bataille de Gavre. Une tentative de soulèvement, à l'avènement de Charles le Téméraire, eut pour conséquence la confiscation des privilèges de la ville. Mais celle-ci s'empressa de profiter de la mort du duc sous les murs de Nancy pour arracher à sa jeune héritière, Marie de Bourgogne, le « Grand Privilège », ce précieux parchemin encore conservé aujourd'hui dans les archives de la Ville. Il constitue la première charte constitutionnelle des provinces belges, et contient déjà l'affirmation de certains principes fondamentaux du régime constitutionnel moderne. Aussi Marie de Bourgogne et son époux Maximilien d'Autriche renoncèrent-ils bientôt à en observer les prescriptions. Leur fils, Philippe le Beau, refusa de jurer de l'observer lorsqu'il prit les rênes du pouvoir. Les Gantois avaient, d'ailleurs, en ce moment, été vaincus dans leur lutte contre le pouvoir central représenté par les ducs de Bourgogne, et la paix de Cadzand avait définitivement soumis la Ville à l'Etat.

Une relation de voyage du début du XVI^e siècle nous donne un tableau d'une précieuse exactitude de la cité; c'est le journal d'Antoine de Beatis, secrétaire du cardinal Louis d'Aragon, qui visita les Pays-Bas en 1517 :

« Le 1^{er} août 1517 nous arrivâmes à Gand, la capitale de la Flandre. La ville est très belle et très grande, au delà de toutes les autres, elle compte environ 20,000 feux, et elle a un circuit qui dépasse trois fois et même plus celui de Naples; c'est ce que nous avons pu observer du haut d'une tour (le Beffroi). Cette tour porte une superbe horloge et on y monte par un escalier tournant de plus de 300 marches; nous y allâmes, le cardinal avec nous autres tous. L'intérieur de la ville n'est pourtant pas entièrement bâti, car on y trouve des prairies et beaucoup de jardins.

« Bien qu'elle ne soit pas murée sur tout son circuit, la ville est protégée et entourée de trois cours d'eau, ou plutôt de quatre, dont l'un se réunit déjà avec un autre en aval de la ville : ce qui la rend une place très forte. Ces cours d'eau se nomment la Lys, l'Escaut, la Lieve et la Moere. C'est là que naquit le Roi Catholique (Charles-Quint) et qu'il fut baptisé. A Gand il y a une école supérieure. L'église paroissiale majeure, très belle et consacrée à saint Jean, possède un chœur surélevé et fort grand, au-dessous duquel il y a un pourtour spacieux de même étendue avec de nombreuses chapelles à l'entour. A main droite du chœur, il y a une chapelle, où se trouve un tableau, aux extrémités duquel il y a deux figures, à droite, Adam, et, à gauche, Ève, de grandeur quasi naturelle et tout nus; ils sont peints à l'huile avec telle perfection et tel naturel, autant en

ce qui concerne la proportion des membres que pour la carnation et le modelé, que sans hésitation on peut affirmer que cette peinture est la plus belle œuvre de la chrétienté. A ce que nous dirent les chanoines de Saint-Jean, ces figures furent peintes il y a cent ans par un maître d'Allemagne, nommé Robert (lisez Hubert), et elles paraissent pourtant sortir fraîchement de la main du maître. Le sujet de cette peinture, c'est l'Ascension (lisez l'Annonciation) de la Vierge; et comme le maître susdit ne put l'achever, parce qu'il mourut, elle fut achevée par son frère, qui lui aussi était un grand peintre. A Gand, il y a plusieurs paroisses et deux grosses abbayes; elles appartiennent en partie au diocèse de Cambrai et en partie au diocèse de Tournai. La ville, comme je l'ai dit, est très forte et inexpugnable, car les habitants peuvent à leur volonté submerger et inonder tout le pays à une lieue à l'entour. Tout à travers la ville coule la rivière déjà nommée, la Lys, qui est assez grosse et sur laquelle il y a plusieurs beaux ponts de pierre. Nous y vîmes aussi le palais du Roi Catholique (la Cour du Prince), qui est entourée d'eau et où l'on se rend par un pont; on y tient plusieurs lions, parmi lesquels il y a un très grand mâle, qui, de l'avis du cardinal et de tous les autres, est plus grand que n'importe lequel de ceux qui se trouvent à Florence. »

Le 24 février 1500 était né à cette résidence souveraine, dite la *Cour du Prince*, un fils de Philippe le Beau et de Jeanne d'Aragon, qui reçut le nom de Charles, et fut baptisé en grande pompe, le 5 mars, en l'église Saint-Jean. Le prince hérita, dès l'âge de six ans, des provinces bourguignonnes, devint roi d'Espagne dans sa seizième année, et fut proclamé empereur d'Allemagne à dix-neuf ans. Il aimait à dire que le soleil ne se couchait jamais dans ses États, qui s'étendaient de l'Ouest de l'Europe à l'Est de l'Amérique. Il se plaisait aussi à vanter la ville qui l'avait vu naître, et au roi de France, François I^{er}, qui lui faisait les honneurs de sa capitale, il répondait: « Je mettrais votre Paris dans mon Gand. » Cela ne l'empêcha pas de la châtier cruellement, et en personne, lorsqu'elle se révolta contre son autorité, à l'occasion d'une demande d'impôts extraordinaires, et sous l'excitation des turbulents *Cressers* (littéralement *crieurs*). Entré dans ses murs le 16 février 1540, non comme un fils, mais comme un souverain, tenant le sceptre d'une main et le glaive de l'autre, suivant ses propres expressions, Charles-Quint condamna les magistrats communaux à faire amende honorable, tête et pieds nus, tandis que les cinquante principaux *Cressers* durent lui demander pardon à genoux, en chemise et la corde au cou. L'Empereur confisqua tous les privilèges, les biens et les armes de la cité et des corps de métiers, même la fameuse cloche Roland, et remplaça les anciennes libertés par la Concession caroline. Il fit démolir les fortifications et élever, à l'emplacement de l'abbaye Saint-Bavon, un château chargé de surveiller constamment les Gantois: le Château des Espagnols. Son féroce conseiller, le duc d'Albe, aurait voulu

aller plus loin et détruire de fond en comble la ville. Mais Charles le fit monter au Beffroi et lui demanda combien il croyait qu'il fallait de *peaux* (bourgades) d'Espagne pour faire un *gant* de cette grandeur.

A peine remise de cette épreuve, la ville fut secouée, sous Philippe II, successeur de Charles-Quint, par les terribles troubles religieux qui ensanglantèrent les Pays-Bas dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Marc van Vaernewyck nous a laissé la description singulièrement vivante et poignante de ces troubles qui causèrent tant de ruines et qui provoquèrent une émigration d'autant plus désastreuse qu'elle comprenait des éléments très actifs de la vie communale. Le chroniqueur nous retrace en détail les premiers prêches calvinistes aux portes de la ville, les progrès rapides du protestantisme, les excès des iconoclastes si néfastes au point de vue artistique, les excès aussi des soldats espagnols chargés de maintenir par la force la religion catholique, les arrestations en masse et les condamnations inexorables du Conseil des troubles, plus connu sous le nom de Tribunal de sang.

Malgré ce régime de terreur, l'énergie gantoise se réveille un instant, après la signature de la fameuse Pacification de 1576. De 1577 à 1584, les calvinistes détiennent le pouvoir; ils ferment les églises et ouvrent des temples; ils organisent une sorte d'université, foyer de culture protestante; ils cherchent même à rendre à Gand son ancien rôle de capitale de la Flandre. Mais l'Espagne a raison de cette dernière tentative de rébellion, et l'entrée à Gand d'Alexandre Farnèse marque la fin de la résistance.

Et Gand tombe dans une torpeur profonde, subissant passivement les exigences de ses maîtres espagnols puis autrichiens, pour ne se réveiller qu'à l'aurore du XIX^e siècle, pendant l'annexion française. Après Jemmapes, la Bourdonnaie entre à Gand le 12 novembre 1792, apportant la liberté et l'égalité: le 3 janvier 1793, sous l'arbre de la liberté qui avait remplacé au marché du Vendredi la statue de Charles-Quint, est lu le décret de la Convention abolissant tous les privilèges de l'ancien régime; le 22 février 1793, en l'église Saint-Bavon, est votée la réunion de la Belgique à la France. Neerwinden ramène un moment les Autrichiens, qui reprennent Gand le 29 mai, mais Fleurus consacre la victoire des Français. Ceux-ci rentrent, le 4 juillet 1794, à Gand, devenu le chef-lieu d'un des cent quinze départements de la République, et qui participera dès lors à la reconstruction sociale entamée par la Révolution. Les principaux ouvriers de ce travail, qui va régénérer la cité, furent le préfet, Faipoult de Maisoncelle, fonctionnaire avisé et actif, et un industriel gantois, Liévin Bauwens, qui avait apporté d'Angleterre, au péril de sa vie, les nouvelles machines à filer et tisser le coton. En érigeant en 1800 la première filature du continent, Bauwens fit renaître l'antique importance industrielle de la cité, et dès 1803 le préfet et le filateur organisaient une exposition industrielle, que visita le Premier Consul et qui est comme la préface de la grande World's fair actuelle. Certes l'industrie

des tissus existait déjà, mais il fallait l'initiative hardie de Bauwens, favorisée d'ailleurs par le blocus continental et la protection de Napoléon, pour lui donner une extension telle que le nombre des ouvriers employés par l'industrie cotonnière passa en huit ans de 220 à plusieurs milliers.

Après Waterloo, le gouvernement hollandais continua l'œuvre française et il contribua à son tour au réveil en décidant, en 1822, le creusement du canal à grande section de Gand à Terneuzen. C'était rendre à la ville la communication directe avec la mer, qu'elle avait perdue depuis le XVI^e siècle, et permettre un développement commercial dont le XX^e siècle voit les progrès incessants.

Grâce à ces deux éléments de prospérité, l'industrie et le commerce, la population se développa rapidement. Elle sauta de 50.000 habitants, moyenne du XVIII^e siècle, à 62.000 en 1815, pour arriver à 167.000 en 1913, soit plus de 211.000 en y ajoutant la population des faubourgs de Ledeborg, Gentbrugge et Mont-Saint-Amand, qui font en réalité partie de l'agglomération gantoise. Le développement de la surface bâtie a suivi celui de la population, et l'expansion est loin d'être terminée.

Ces progrès, attestés dans la grandiose Exposition universelle et internationale de 1913, sont dus aux efforts intelligents de ceux qui, forts du passé, ont eu foi en l'avenir et ont pris l'initiative des grands travaux exécutés à la fin du XIX^e siècle et au commencement du XX^e siècle. Une double tendance caractérise ces efforts : donner satisfaction aux nécessités du développement économique d'une grande ville moderne et ménager l'intérêt historique d'une cité dont la célébrité, au moyen âge, rivalisait avec celle de Paris. A cette noble œuvre se sont courageusement attelés de dignes descendants des grands communiens d'autrefois, qui ont su mettre l'amour sacré du sol natal au-dessus des querelles politiques. Il n'est pas téméraire d'affirmer que les noms de citoyens tels que le comte Paul de Smet de Naeyer et M. Emile Braun sont inscrits dès à présent dans les annales de la cité qu'ils ont voulue belle et grande, et qu'ils ont faite telle, grâce à leur clairvoyance et à leur ténacité, grâce à leur fermeté et à leur amour confiant, empruntés à la vieille devise gantoise : *Fides et amor, Hou ende trou.*

PAUL BERGMANS

Coup d'Œil sur les Vieux Monuments et les Aspects Pittoresques de la Ville de Gand

Un empereur sur les domaines duquel le soleil ne se couchait jamais s'enorgueillissait d'être bourgeois de Gand.

C'est en effet dans cette opulente ville qu'il naquit, le Charles-Quint dont à présent la mémoire y est si peu prisée, voire même volontairement oubliée; tenace et rude dans ses rancunes, comme autrefois dans ses haines et ses rébellions, Gand renie, avec obstination, semble-t-il, le plus fameux de ses fils. Elle fait tout ce qu'elle peut pour l'ignorer.

Et cependant il l'avait aimée, sa bonne ville; mais un jour la brouille se mit entre l'empereur et ses turbulents concitoyens : ceux-ci osèrent braver le souverain dont les deux mondes redoutaient la puissance. Charles en personne s'en vint de bien loin châtier leur audace et il leur fut implacable. Un traitement ignominieux atteignit leur orgueil plus cruellement peut-être que les supplices, et une rude forteresse s'éleva à leurs portes, menace permanente pour toute sédition future.

Jours de deuil, que devaient suivre bientôt les jours plus lugubres encore de Philippe II et du duc d'Albe. La décadence commençait pour l'altière commune qui, tant de fois, avait résisté en face aux grands de la terre.

Or, à ce moment même où le faite des splendeurs vient d'être atteint par elle, apparaissent deux documents que, au début de ces coups d'œil sur le Gand d'autrefois, nous tenons à rappeler avant tout.

L'un, c'est le célèbre plan à vol d'oiseau de 1534; l'autre, le livre de l'historien gantois Marcus Van Vaernewyck.

Chez l'artiste auteur du plan, tout comme chez l'historien, se rencontre ce même sentiment que nous avons noté déjà chez l'empereur : ils sont profondément fiers de leur cité natale.

L'artiste — anonyme mais sans nul doute gantois — surmonte son tableau de cette laudative inscription : « Ganda, Galliaë Belgicæ civitas maxima ». L'écrivain, lui, célèbre sans se lasser les gloires et les splendeurs gantoises.

Le plan de 1534 — le plus ancien panorama connu de Gand et peut-être de toute autre ville — est déposé aujourd'hui à la bibliothèque municipale, après avoir fait partie de la collection Goetghebuer. C'est un des documents les plus rares que nous possédions. Il évoque tout le Gand de jadis, la « cuve » encerclée entre les bras divers de l'Escaut et de la Lys, les quartiers excentriques ou suburbains, la « ville de Saint Bavon » qui peu après devait disparaître en grande partie pour faire place à la citadelle de Charles-Quint, et même une partie des campagnes avoisinantes. Tout cela est rendu, en miniature sans doute, mais néanmoins de façon très complète et très intelligible, en une image à la fois claire et pittoresque.

Postérieur au plan d'une trentaine d'années, le livre de Van Vaernewyck parut en pleine période de troubles religieux, exactement en 1568. Tout en notant dans un émouvant journal, retrouvé et publié de nos jours, les événements sinistres qui s'accomplissaient autour de lui, le digne patricien, pour se consoler sans doute des tristesses de l'heure, étudiait le passé de sa ville natale, s'exaltant au souvenir de ses gloires et à la contemplation de ses monuments.

C'est ainsi qu'il se vit en mesure de livrer à la presse son « Miroir des Antiquités néerlandaises » ou « Histoire de Belgis », œuvre flamande à la fois érudite et naïve, fabuleuse et véridique où, à côté des légendes les plus bizarres, copiées avec crédulité chez d'antiques chroniqueurs, foisonnent les renseignements les plus précieux sur Gand, tel qu'il s'offrait aux yeux de l'écrivain. La partie documentaire du livre a été traduite en français, de façon très heureuse, par un de nos érudits, M. Victor Fris. On y peut voir la description de la Cité et les merveilles de tout ordre que l'auteur y découvre et qu'il commente avec une patriotique et constante fierté.

D'ailleurs, les Gantois n'étaient pas seuls à s'enthousiasmer pour leur bonne ville. Nombreux sont les étrangers qui se joignaient aux citoyens pour témoigner de leur vive admiration.

Le Florentin Guicciardini, dans sa « Description de tout le Païs-Bas », et cent autres voyageurs, célèbres ou obscurs, nous ont laissé leur impression sur la « moult grande et merveilleuse cité, grande comme Milan, comme les plus grandes du monde ».

Au moment où l'audacieuse entreprise d'une Exposition Universelle met de nouveau Gand en vedette, nous dédions à ses visiteurs ces planches qui

leur peindront ses antiques monuments et ses aspects pittoresques, ces pages qui les renseigneront sur les « qualitez et décors qui la marquent ».

« Ci suit donc — comme eût pu dire le bon Van Vaernewyck ou quelqu'un de ses contemporains — la belle explication des merveilles de la ville de Gand, de ses édifices et ses avantages. »

Vieilles pierres...
Murs vénérables...
Rudes bastilles...

Au milieu d'une vaste plaine basse, deux cours d'eau importants, l'Escaut et la Lys, gloire des Flandres, contournent, en de larges boucles, une colline en promontoire, le mont Blandin, que domina, suivant de vieilles légendes, un temple de Mercure.

Dès le haut moyen âge, une abbaye, dédiée à saint Pierre, remplaça sur la colline le temple païen. Et, au confluent des deux rivières, elle établit bientôt une filiale, laquelle prit le nom d'un de ses premiers abbés, saint Bavon. Des deux monastères il subsiste des restes; ceux de l'abbaye de Saint-Bavon surtout sont très anciens et très importants.

Au centre de la vieille ville on découvre un troisième témoin des âges lointains.

C'est un château fort, fondé au IX^e siècle. Il a été récemment dégagé, complété, en partie rebâti. Au XII^e siècle, il devint l'altière demeure des comtes de Flandre.

Entre ces trois jalons, une ville avait pris naissance; une première église, celle de Saint-Jean, depuis Saint-Bavon, plus tard deux autres, Saint-Nicolas et Saint-Jacques, subvinrent aux besoins culturels des premiers habitants.

Succédant aux colons primitifs qu'avaient occupés la pêche, une navigation hasardeuse en des marécages et des flaques immenses, ces Gantois de l'origine s'adonnèrent à l'industrie et quelques familles hardies, entreprenantes, pour sauvegarder leurs foyers urbains, se construisirent des forteresses, des « Steenen », maisons en pierre. Il nous reste quelques traces de ces demeures solides, crénelées, qui, dès la fin du XII^e siècle, étonnèrent les annalistes, tel Galbert.

Des entrepôts, des halles, des magasins à blé, des édifices municipaux de tout genre et bientôt aussi des locaux de corps de métiers, des chapelles, des hôpitaux, des béguinages s'établirent entre les maisons modestes, en bois et torchis, des artisans, des bourgeois.

Rues et places, quais et ponts de pierre, créés et tracés entre toutes ces constructions, dès le commencement du moyen âge, se multiplièrent peu à peu;

l'ensemble prit, en s'étendant sans cesse, une ampleur, un développement extraordinaire.

La ville, toujours en pleine activité, devait devenir la capitale de la Flandre, sa chef-ville.

La notice historique qui précède ces lignes nous dit quel fut le rôle politique de cette véhémence Cité, quels furent les diligents efforts de ceux qui l'encombrirent et qui surent lui assurer une situation de plus en plus florissante.

Cette prospérité, cet état de grandeur inconnus ailleurs la rendit fière et indomptable. On sait qu'elle traitait avec des rois et combattait souvent ses souverains.

Mais notre rôle, à nous, doit se borner à parler des anciens monuments, de ceux qu'un hasard providentiel nous a conservés, intacts ou déformés, en tout ou en partie, et à les situer, avec leurs aspects pittoresques, grandioses parfois, dans ces coins et recoins que provoquent, imprévus et étranges, les méandres des rivières jumelles.

Parmi les monuments séculaires, le principal comme intérêt, le plus poétique par son aspect de ruine, le plus vénérable aussi, c'est l'Abbaye de Saint-Bavon, vers le nord de la cité.

Nos vues, avec les sommaires indications qui les commentent, suppléent aux descriptions détaillées qui pourraient suivre ici.

Au surplus, il suffit de rappeler quelques grandes dates pour l'abbaye, comme nous ferons aussi pour certains autres monuments.

Ces vieux murs parlent par eux-mêmes, et puis les documents qui les concernent, les données que nous possédons sur leur histoire et leurs avatars sont dans tous les guides. Un de ceux-ci, publié sous les auspices de la commission locale des monuments, avec des vues bien choisies, plans, etc., est particulièrement recommandable.

Aux confins sud de la ville ancienne, juchée sur la colline de Blandin, l'abbaye de Saint-Pierre s'est vu, comme celle de Saint-Bavon, transformée en partie, en partie rasée.

Il reste cependant, d'une époque relativement récente (XVII^e siècle), dans l'enceinte de la caserne de Saint-Pierre, un curieux cloître aux murailles patinées et d'un grand pittoresque.

Il ne nous est conservé aucun fragment des très anciennes constructions, celles qui devaient remonter à l'époque romane.

Seul, datant du XIV^e siècle, un beau portique, encadrement de baie ogivale, en pierre, de style tournaisien, nous atteste la richesse d'ornementation de l'abbaye, qui avait deux églises, la conventuelle et la paroissiale. La plus ancienne, dédiée à la Vierge, a disparu, il y a un bon siècle, à la révolution française.

Vaernewyck nous donne, sur les beautés de ces temples, des détails

suggestifs, et il s'enthousiasme surtout pour un solier en fer forgé qui portait les riches châsses aux reliques.

Dans la même partie de la ville, vers le sud, un ensemble impressionnant mérite à présent d'être mis en vedette : ce sont les bâtiments formant la partie ancienne du vaste hôpital de la Byloke.

Le beau pignon double de la grande salle des malades, datant de 1228, d'un style très sobre, ainsi que la salle elle-même, avec une immense voûte en bois de forme cintrée, sont tout à fait remarquables.

Ils sont moins connus cependant que le fameux pignon en briques, le « beau pignon » du XIV^e siècle, dont les magnifiques résilles, les profils délicieux, la teinte rouge au ton délicat font l'admiration de tous ceux qui le connaissent.

Ce pignon clôt, vers l'ouest, la salle chapitrée des Sœurs de Sainte-Marie qui desservait l'hospice; elle est ornée de peintures du XIV^e siècle, et ses détails d'architecture, une belle cheminée entre autres, sont parmi les plus rares morceaux d'art de la ville de Gand.

Un monument de premier ordre, par son histoire, sa grandeur et son puissant aspect, nous réclame maintenant.

Au centre de la ville, près des marchés séculaires, à deux pas des « Spijckers » ou « maisons de l'étable » (greniers à grains), à proximité de l'ancienne grande boucherie du XV^e siècle, le vaste et imposant Château des Comtes domine tout le quartier.

Réduit central de la petite ville comtale juxtaposée à la grande cité, et qui avait ses fossés, ses portes, son église Sainte-Pharaïlde, il attire tous les regards.

Digne d'être cité parmi les restes les plus considérables, les plus extraordinaires du moyen âge, il est célèbre, et, depuis peu, extrêmement visité.

La longue et puissante muraille d'enceinte, aux vingt-sept tourelles, couronnées comme elle de créneaux, entoure des bâtiments énormes, au milieu desquels le Donjon, avec sa jolie galerie romane, se dresse en une superbe silhouette.

L'histoire du château est longue et attachante. Elle nous reporte au temps où les Thierry d'Alsace, les Baudouin de Flandre prenaient la croix et occupaient le monde de leurs faits d'armes. Ces souverains et leurs successeurs, durant des siècles, habitèrent le manoir. Un jour vint cependant où les comtes abandonnèrent le sombre massif de pierre, pour une demeure plus gaie. Le vieux château devint le siège de la haute Cour, du Conseil de Flandre.

Il avait vu des fêtes, des jours de deuil aussi, et ces diverses fortunes se terminèrent enfin, à la fin du XVIII^e siècle et au commencement du suivant, par son adaptation en fabrique, en maisons ouvrières.

Dans cet enclos, de pauvres hères occupaient des salles, des caves, des cryptes, d'anciennes prisons. Le donjon, lui, ronflait du bruit d'une usine active.

Maintes pages éloquentes furent consacrées par tous les écrivains qui visitèrent Gand, Havard, Lemonnier, Henry Hymans, Dumont-Wilden et par des enfants de la cité, tels Wagener, Van Duyse et Fredericq, au grand château, à sa gloire, à son vénérable et rude passé.

Ils célèbrent tous la beauté souveraine de ce témoin de l'époque féodale.

Nos planches sont consacrées à en figurer les plus impressionnants aspects.

Laissons maintenant aux images qui suivent le soin de nous familiariser avec des curiosités tout aussi intéressantes parfois.

En cette revue rapide des monuments anciens, il faut en première ligne donner quelques mots à l'Hôtel de Ville et son voisin le Beffroi communal.

Mélange hybride de styles, juxtaposition de bâtiments d'époques diverses, du XV^e au XVIII^e siècle, le palais municipal nous offre d'abord, à front de la place, une grande façade de forme classique, aux trois étages de colonnes et de pilastres et qui est du XVII^e siècle; puis, formant le coin et se continuant dans la rue voisine, une façade gothique d'un aspect fleuri avec une tourelle d'angle. La tourelle est tronquée et la partie même dont elle dépend et qui date du commencement du XVI^e siècle devait avoir un haut étage de plus et en outre, couronnant le toit, des frontons ondulés, des lucarnes monumentales, mille pinacles. Mais, avec l'arrêt des travaux en des temps déjà troublés, le colossal édifice resta décapité; il n'atteignit jamais ni la hauteur prévue, ni le développement de murailles qu'accuse le projet original, conservé en nos archives et qui était dû aux célèbres architectes Keldermans et de Waghemakere.

Et puis, en cette courte période où la réforme calviniste triomphe à Gand, les vainqueurs temporaires, acquis aux idées nouvelles en matière d'art comme en matière de religion, se hâtent de laisser une trace de leur passage.

Un grand pan de muraille s'élève à la suite de la façade gothique; mais sa décoration est fournie non plus par les formes médiévales, mais par celles d'une renaissance adaptée au climat, où se remarquent, comme motif caractéristique, des colonnes massives et lourdes. Cette ajoute porte le nom de Bollaerts-Kamer.

A l'intérieur du bloc, enserré entre tous ces bâtiments d'âge varié, un important édifice gothique est leur aîné à tous; il date de 1482, et fut inauguré par le jeune Philippe le Beau; il contient une vaste salle dite de l'Arsenal, avec une belle voûte en bardeaux et deux colossales cheminées.

L'intérieur des autres locaux est pittoresque; grandiose et imposant dans la salle dite Grand Vestibule et qui fut la salle de justice de la Keure, un des échevinages, splendide dans un escalier en pierre aux multiples révolu-

tions, il devient rococo, curieusement torturé et mesquin de détails dans les salles comme celle où, actuellement, siège le collège des échevins.

Tableaux, portraits, sculptures de cheminées du XVII^e siècle encombrant ces diverses chambres, ces corridors, ces bureaux. Il en est de valeur, mais, en somme, l'intérêt de cet hôtel de ville réside surtout en sa configuration cahotée, sans symétrie, et où les aventures que connut la commune s'accusent, en témoins de relative splendeur, ici, et, ailleurs, en pauvres restes des périodes de gêne et de torpeur.

Le Beffroi... Il est renouvelé, tout flambant neuf. Il brille de ses dorures fraîches, de ses belles pierres grattées, propres et nettes.

Neuves sont ses tourelles d'angle, neuve la flèche où l'on a remplacé le vieux dragon de cuivre du XIV^e siècle.

Mais le bloc est ancien, et le Beffroi intéresse autant par les souvenirs qu'il évoque que par son apparence extérieure, où l'eau de jouvence a sévi.

Il domine un autre monument, à noter celui-ci parce qu'il se rattache aux annales des grandes industries de la ville.

C'est la Halle aux Draps qu'érigea au XV^e siècle le maître d'œuvres Simon Van Assche et qui, restée inachevée, n'ayant que sept travées au lieu des onze prévues, fut terminée, rajeunie il y a quelques années.

Les salles sont intéressantes : en bas, en relatif sous-sol, la soi-disant crypte, puis un vaste local au bel étage, avec une vieille cheminée, des liens de poutres, en pierre, de jolie ordonnance.

Plus haut, la Société d'Archéologie a ses installations dans le goût du XV^e siècle, de même que la Chef-Confrérie Royale et Chevalière de Monseigneur l'Archange Michel, quelque chose de très archaïque, comme origine, comme organisation, avec ses rois, ses doyens, ses dignitaires traditionnels et d'aussi moderne que possible, à d'autres points de vue.

C'est là que tous les sports ont leur temple, c'est là que s'organisent des cavalcades, des « ommegancks », des cortèges aux plus savoureuses dispositions, et où se coudoient, devisant de stand, de golf, ou de cent autres objets aux dénominations non moins spéciales, les plus « dernier cri » des escrimeurs, les plus avertis des sportsmen.

Avant de quitter la Halle aux Draps jetons un coup d'œil sur une ajoute du XVIII^e siècle, installée dans l'angle que forme la halle avec le beffroi et qui se décore d'un bas-relief digne des Flamands rubéniens, puis, repassant devant les diverses façades de l'hôtel de ville, gagnons la vieille place cantonnée de quatre piliers, marché aux poissons jadis, et marché aux légumes aujourd'hui.

Là se dresse la ci-devant « Grande Boucherie », long bâtiment aux lucarnes de pierre, au pignon orné d'une vierge intéressante dans une niche. Construit en 1417, l'édifice servit pendant près de cinq siècles de halle aux viandes.

Plus rien ne reste de son aménagement antique: les étaux, les solives, les cordes, les mille engins divers qui machinaient cette arène obscure et fraîche, où les carcasses de bœufs, tout entières, perdaient leurs dernières gouttes de sang, tout cela a disparu, avec les légions de rats qui y régnaient en maîtres, malgré l'officiel préposé à leur destruction.

Le seul souvenir qui subsiste de cet extraordinaire ensemble est un tableau que l'auteur de ces lignes fit en 1883, à la veille de la destruction des échoppes, au moment où allait s'évanouir cette frappante entrevision d'un passé très lointain.

Après la viande, les blés; à deux pas de la Boucherie, voici les greniers qui servirent à appliquer le « Droit d'étable », ce privilège que tant de villes jalousaient, qu'elles combattaient de toutes leurs forces et que la ville de Gand avait obtenu dès les premières heures de son existence.

Étranges de structure, d'aspect lourd et massif, les « maisons de l'étable » s'élèvent au long d'une rivière qui amenait les vins de France, les grains d'Artois, les mille produits du Midi.

On mettait l'embargo, de droit indiscutable, sur toute cargaison de grains, pour en prélever une bonne part; de gré ou de force, cet usage se perpétua.

Évitant ainsi les disettes, la Ville emmagasinait des grains, des froments, des orges, les produits de la terre et les rétrocédait à ses administrés.

Cela dura des temps, puis l'usage disparut. Les greniers restèrent. L'un d'eux brûla il y a quelques années et sa noire façade romane, pendant une longue période, s'en alla à la ruine.

Enfin elle fut relevée, restaurée; l'intérieur du bâtiment fut refait et actuellement, vaste et mystérieux magasin de vulgaires pommes de terre et d'autres produits de nos campagnes, il a cet aspect rajeuni qu'ont tant de nos édifices antiques gantois. Il participa de cette fièvre de restauration à laquelle Gand s'abandonna naguère, excessivement selon d'aucuns, sacrifiant un peu trop au goût du jour, aux prédilections des admirateurs du « joli », de ceux qui ont le mot même de patine en horreur. Par bonheur, il y a le remède du temps qui, à nouveau, se chargera de vieillir les antiques édifices, rafraîchis outre mesure.

Une de nos plus intéressantes épaves du passé a échappé, par un hasard vraiment étrange, à ce zèle exubérant. Elle se porte bien encore, du reste, la vieille maison à la tourelle, le « Toreken ». Modeste, elle se tient à l'écart, se recroquevillant dans un angle du Marché du Vendredi, où il semble qu'elle joue le rôle de la sentinelle oubliée. Elle ne vit pas, certes, la Maison des Tanneurs, les grandes luttes du moyen âge, mais elle vit peut-être quels affronts, sur le forum des Gantois, toujours en révolte et sans vergogne, Charles le Téméraire, lui-même, eut à subir, certain vilain jour de l'an 1467.

De tout ce merveilleux ensemble que nous ont laissé les vieilles institutions communales et corporatives, où régnait déjà, en intraitable maître,

l'esprit d'indépendance des communiens, il faut passer à un autre ordre d'idées et apprendre à connaître les monuments religieux, pour lesquels, à les construire, à les orner, ces mêmes hommes dépensèrent leurs soins, leur temps et leurs belles monnaies d'or.

Un jour devait venir où l'esprit de révolte des Gantois, s'en prenant aux saints du ciel, devait entreprendre contre eux, dans les temples mêmes, une rude guerre — guerre où l'art reçut de douloureuses blessures, et que bientôt devait châtier la répression la plus cruelle.

Mais, aux siècles où la foi était intacte, profonde, unanime, les habitants surent élever, coup sur coup, des Saint-Bavon, des Saint-Jacques, des Saint-Nicolas, plus tard des Saint-Michel et bien d'autres sanctuaires encore.

Nous n'aurons à parler ici que des plus belles de ces églises, de celles qui, tant à l'intérieur par leurs richesses accumulées qu'à l'extérieur par leurs hautaines proportions, ont le plus de droits à notre attention.

Saint-Bavon et sa crypte d'abord, à l'entrée de la ville ancienne et près de l'emplacement des successifs Hôtels de ville, attire les regards par sa haute silhouette, sa nef, son chœur démesuré, sa tour si simple et dont tous les profils sont si intéressants; les contreforts qui la flanquent et la soutiennent ont les plus ingénieuses des évolutions, passant à des formes et des redressements, des amortissements aussi, d'un charme imprévu.

La vaste cathédrale de Gand possède une crypte dont des parties datent du X^e siècle.

On y voit maint motif architectural ou sculptural remarquable, mais ce qui est à mentionner ici en première ligne c'est l'église haute, avec ses monuments somptueux, ses admirables tableaux, dont le Van Eyck, universellement célébré, avec ses clôtures de cuivre, sa chaire de vérité, d'une étonnante conception, avec surtout ses grandioses proportions, qui en font une des plus considérables églises de la chrétienté.

Saint-Jacques, comme Saint-Nicolas, nous offre, avec des parties romanes, des ajoutés et des transformations des siècles qui suivirent l'emploi du plein cintre.

Saint-Nicolas, bien caduc, est de noble ligne cependant; ses mille cicatrices, ses plaies que l'on pansa au hasard à l'aide d'ancrages abondants, sa patine sombre, son beau portail, ses tours, ses bas-côtés aux motifs ogivaux si curieusement soulignés, tout cela vaut à notre plus ancienne église un renom très grand et lui conquiert les sollicitudes des pouvoirs publics.

Peut-être perdra-t-elle un peu de sa très impressionnante beauté aux restaurations imminentes, aux reconstructions mêmes dont il est question. Mais elles paraissent être indispensables. Des siècles, huit ou neuf, ont pesé sur cet organisme de pierre, il se disloque, s'affaisse et des béquilles

savantes, elles-mêmes vieilles, ne parviennent plus à soutenir ce corps lassé.

L'intérieur est d'une richesse relative; moins qu'à Saint-Bavon on y découvre cette tendance à la somptueuse décoration en toute matière.

L'architecture du vieux temple est très spéciale... Elle occupe et instruit les constructeurs; d'aucuns sont appelés à tirer parti, pour un renouvellement presque total, de tous les indices qu'offrent actuellement, à leurs yeux, les murs ébréchés.

Saint-Michel, d'autres églises encore de moindre importance que les trois premières ne sont pas négligeables; il n'y a guère à insister cependant sur leur beauté ou leur rareté.

Elles sont plus jeunes d'âge que Saint-Bavon, Saint-Jacques, Saint-Nicolas, et leur architecture, chez d'aucunes plus simple ou plus sobre, chez d'autres plus redondante, comme à Notre-Dame Saint-Pierre, à l'église Saint-Étienne, etc., ne réclame pas notre particulière attention.

Des bâtiments conventuels, des hôpitaux, des hospices, des béguinages, avons-nous dit, se disputent encore la curiosité des touristes à Gand. Elles sont nombreuses, ces manifestations durables de l'esprit de prière et de charité des ancêtres.

Nous avons fait ressortir la prenante beauté des constructions de la Byloke. Il est encore des vestiges d'institutions analogues, mais d'intérêt plus modeste. Il y a l'Hospice Hallyns, avec sa cour entourée de maisonnettes, sa chapelle et sa tour. Il y a aussi les restes de l'Hospice Wenemaer, fondé par la veuve d'un vaillant capitaine gantois du XIV^e siècle. Les dalles en cuivre qui ornaient la tombe des deux époux sont conservées au Musée d'antiquités; elles portent leurs effigies gravées avec un art sans égal.

Les béguinages, hélas! n'ont plus tout leur attrait d'antan. Celui de Sainte-Élisabeth, très transformé, rogné de toutes parts, gâté par les emplois modernistes variés de ses constructions pittoresques, mérite encore, malgré tout, une promenade de ce côté de la ville, où, à deux pas, subsiste le Rabot, une construction militaire d'un vif intérêt.

Ce fortin fut, au XV^e siècle, par la volonté des Gantois, venant de se défendre avec succès contre une attaque étrangère, bâti à l'endroit même des remparts où ils avaient pu repousser celle-ci.

Ces grosses poivrières, ces tours robustes, aux murs énormes — rappelant les tours jumelles du Broel au pont de la Lys à Courtrai — émergeaient jadis des fossés d'enceinte dont elles devaient surveiller un passage affaibli par l'entrée en ville d'un canal navigable. Un comblement intempestif a fortement nui à leur aspect pittoresque.

Nous avons, à cette heure, jeté un coup d'œil sur les diverses constructions qui, à des titres spéciaux, se réclamaient de la communauté.

Il nous reste encore à examiner des habitations privées, des maisons

urbaines, élevées par des marchands enrichis, des nobles de vieille date, des manants orgueilleux et aussi des maisons plus modestes, d'artisans, de boutiquiers, de bourgeois infimes, et qui, pour un motif quelconque, architectural, pittoresque ou historique, ne peuvent pas être écartées de cette trop courte notice.

Il suffira de dire quel est le beau caractère de la principale des demeures de riches seigneurs gantois du moyen âge, le château urbain, vraie forteresse, de Gérard le Diable. Sa crypte, d'une grandeur étonnante, émeut par sa sombre et massive solidité; les colonnades touffues de celle-ci, ses voûtes immenses soutiennent des constructions non moins rudes, où le seul ciseau du tailleur de pierre, grossièrement manié, façonna des éclats de granit, et où le maçon primitif érigea une imprenable demeure, un donjon souverain, aux murailles crénelées d'une extrême épaisseur. Cet ensemble, qui date du XIII^e siècle, fut souvent remanié; récemment, il fut complété, après une restauration entreprise par les pouvoirs publics, et il fut adapté aux nécessités d'un service d'archives, des plus importants, des plus respectables, celui de la Flandre même.

D'autres constructions civiles, des habitations de familles patriciennes dès longtemps éteintes, nous réclament.

Plusieurs « Steenen », moins importants que celui de Gérard le Diable, ont subsisté à Gand jusqu'à ces dernières années. Il y en eut un, bien intéressant, au Marché du Vendredi : « l'Uutenhovesteen »; un autre avec une haute façade crénelée, ayant au sommet deux tourelles d'angle, « la Grande Ameede », dans la rue aux Vaches.

Une construction imposante du moyen âge est la Sikkel, ancienne demeure de la famille patricienne des Vander Sikkel ou de la Faucille. Elle occupe un coin de rue, en face du Sablon.

Vers cette place, que décore une pompe monumentale, elle se profile en deux hauts pignons de pierre à gradins et un bâtiment bas, l'ancienne « Saale », qui a une jolie porte du XV^e siècle, au cadre cintré, décoré d'entrelacs.

Tout ce coin est ravissant, avec les maisons voisines, qui sont de la fin du XV^e siècle, avec le bâtiment armorié, tout récemment remis à neuf, de la Cour Saint-Georges, ancien local de la Gilde des Arbalétriers.

Nous devons, à propos de la Sikkel, dire un mot de la partie postérieure : préau, cloître, tourelle, petite chapelle, posée sur une sorte de galerie à colonnes, sous laquelle est la margelle d'un puits : tout cela forme un ensemble, dégagé il y a quelques années, et qui excite à juste titre l'admiration générale.

En face de la Sikkel, de l'autre côté de la ruelle qui la longe, se dresse la Petite Sikkel. La chance favorisa ceux qui soupçonnèrent que, sous les plâtres incolores et nus de sa façade, pouvait se trouver l'ancien appareil de

Pierre. C'est ce qui fut constaté au dérochement. L'on vit apparaître les arcs de décharge de toutes les fenêtres, les traces des cordons, les indications des anciens créneaux et, chose tout à fait heureuse, un tympan de porte armorié aux trois faucilles dans des résilles de pierre. Cette découverte et la restauration qui s'ensuivit furent faites tout récemment. Le vieux bâtiment porte, comme ses voisins, sur une immense cave, à grosses colonnades romanes, aux voûtes hardies. Ce genre de caves est très répandu à Gand. Avec Arras, dans le nord de la France, Gand a cette spécialité des souterrains étonnants profonds, mystérieux, où de curieux motifs d'architecture des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles s'entrevoient dans la perpétuelle pénombre. Une étude sur ces caves étranges, anciens ateliers de tissage, pense-t-on, ou encore magasins et entrepôts divers, de vins, de bières, etc., a été faite par nous, et nous y avons pu déterminer l'âge et l'intérêt spécial de quatre-vingt-dix des plus importants parmi ces restes du moyen âge.

Quittons maintenant les « Steenen »; n'insistons pas sur les « Hoven » qui étaient des demeures patriciennes avec jardins ou terrains ouverts situés en pleine ville, et venons-en aux simples maisons.

On en trouvera encore de ces pignons à gradins ou à volutes, d'un style sobre et délicat, surtout à la fin du XVI^e siècle et dont les étages, soutenus par des arcades sur consoles, font avancée sur la rue.

C'est là une des formes locales caractéristiques, avec, pour le XVII^e siècle, les fenêtres serrées, aux trumeaux excessivement minces, les ornements sculptés sur les pleins et le grand œil-de-bœuf trouant le sommet de la façade.

Nos planches montrent quelques types de ces maisons gantoises, pris parmi les plus nettement accusés.

Du XVII^e siècle il reste beaucoup de jolis pignons, simples généralement, comme il y en a aussi du XVIII^e, très ornementés; de ces derniers se voient en beaucoup d'endroits du centre. A la place d'Armes, rue des Champs, près du marché du Vendredi, rue Saint-Georges se rencontre une quantité de ces demeures à l'opulente décoration Louis XV, comme il s'en trouve aussi que distingue la grâce délicate du Louis XVI. Sur les quais, parfois, une grande façade très plate accuse le XVIII^e siècle finissant, ou bien l'Empire aux lignes sévères et nobles.

Signalons, parmi les plus notables de ces maisons du XVIII^e et du commencement du XIX^e siècle : l'hôtel Faligan, place d'Armes; l'Institut Ophtalmique avec sa porte extérieure de riche ordonnance, ses beaux salons et son ample escalier sculpté; l'Académie Royale Flamande; la maison du Docteur De Cock, près du beffroi; des maisons rue aux Draps et rue Savaen; — il y a, à deux ou trois de ces hôtels imposants, près de l'entrée, un éteignoir pour falots du plus curieux intérêt.

Le XIX^e siècle nous a légué des monuments imposants, beaux parfois,

Université, Palais de Justice, Théâtre; mais ils demeurent en dehors du cadre qui nous fut tracé.

A ceux qu'auront intéressés les vénérables restes encore debout dans nos rues et sur nos places, nous conseillons vivement de compléter leurs explorations du passé gantois par une visite de nos musées.

Au Musée Archéologique, installé à cette heure encore rue Longue des Pierres, dans la ci-devant église des carmes chaussés — logis qu'il va quitter bientôt pour un autre plus vaste et plus imposant — on remarque mille objets se rapportant à l'histoire vivante, intime, extérieure ou intérieure de la ville, à ses corporations, à ses guildes, à ses nombreuses associations religieuses, militaires ou civiles. Cuivres gravés, orfèvreries merveilleuses, torchères des « Ommegancks », pièces de mobilier, armes, coffres, etc., tout cela atteste le grand goût des artisans du passé en ces provinces, et dénote aussi le faste, à certaines périodes, de ceux qui les firent travailler à la gloire de leur race, de leur Dieu, ou de leur cité orgueilleuse.

Au Parc, le Musée des Beaux-Arts abrite, temporairement, un autre ensemble archéologique, magnifique témoignage de l'opulence jadis épanouie sur les rives de l'Escaut. A l'occasion de l'Exposition de 1913, ces collections imposantes recueillies chez nos anciennes familles patriciennes, dans nos couvents, nos hospices, chez nos bourgeois, en cent villes à cette fin explorées par un comité dévoué, actif, ingénieux, voisinent et font bon ménage avec les œuvres de nos peintres. Parmi ces dernières il en est bon nombre qui, elles aussi, évoquent le passé gantois, rappellent l'école gantoise de jadis, comme, par exemple, celles de ce charmant Roose de Liemakere — si peu connu — et qui travailla, dirait-on, la joie au cœur, au milieu de ses enfants qui toujours figurent dans ses toiles, ensoleillées de leurs clairs regards.

Ces quelques lignes sur nos musées devaient être placées ici, après l'examen sommaire des monuments. Et n'oublions pas que nos principales églises avec leurs riches chapelles, leurs autels aux amples décors, leurs boiseries, leurs cuivres parfois merveilleux sont, elles aussi, comme autant de musées. Malgré nous, il nous faut passer rapidement sur tout cela, renvoyant aux descriptions détaillées des guides.

Quittons maintenant églises et musées pour jeter un coup d'œil encore sur l'ensemble de la cité.

Le vieux Gand ne se dessine pas bien si l'on n'a pu situer les vénérables bâtiments, dont il fut question plus haut, dans leur milieu, leur ambiance naturelle, ces vieilles rues, ces carrefours carabossés, ces ruelles aux courbes imprévues, ces ponts enjambant les rivières, ces venelles, genre rue du Serpent et rue des Grainiers, avec leurs étalages extérieurs. Il ne se comprend pas non plus, ni ne donne une idée juste de la population dense qui l'habite, si

on ne le voit à certains jours — aux jours de marché — ou à certaines heures — aux heures de sortie des usines.

Le vendredi met toute une partie de la cité en rumeur. La vie y circule ce jour-là à pleins bords, tout y est bruit, cris, mouvements, couleur et les antiques carrioles qui, de plusieurs lieues de distance, amènent les paysans et leurs denrées au pied du Beffroi, au marché au beurre et aux poulets, près de l'Hôtel de Ville, jettent leur bruit de ferraille et de roues crissantes, leur lourde masse faisant résonner les pavés, dans un vaste tohu-bohu qui, brusquement, cessera et s'éteindra à midi précis : administrativement balayées, les places seront bientôt muettes et vides.

Comme hebdomadairement le jour de marché, quotidiennement aussi, les rues gantoises s'emplissent de pas et de rumeurs : c'est le midi et le soir, à l'heure où les usines suspendent leur labeur acharné, et où leurs portes s'ouvrent à tout un peuple de travailleurs — 60.000 ouvriers au moins.

Nous avons vu les monuments, nous avons parlé des aspects urbains, nous n'avons pas encore insisté sur le côté fluvial, maritime de ce Gand toujours plus étendu et relié maintenant de façon directe à la mer par un splendide canal. Les eaux, c'est le charme de Gand; toujours elles intéressèrent les visiteurs, et le nombre extraordinaire de ponts qui les enjambent est toujours cité comme une merveille.

Avant le XII^e siècle, selon toute apparence, l'Escaut, à l'état naturel, roulait ses eaux à travers les prairies des Moines de Saint-Pierre; un travail entrepris par eux détourna son cours, et le rectifia; depuis lors, il longe la colline de l'Abbaye, et il devint, avec un fossé de la ville, celui qui se voit derrière le Théâtre, une des défenses les plus sérieuses de la cité vers le sud.

Des restes, combien rétrécis, embourbés, du vieil Escaut traversent le quartier de la Gare du Sud, en sous-sol, et, il y a peu de temps encore, y coulaient à l'air libre. Ces derniers vestiges disparurent pour faire place aux avenues qui mènent à l'Exposition, derrière l'emplacement de l'ancien Jardin Zoologique.

Les vues que nous donnons de ces prairies, avec le pauvre conduit qu'était devenu le grand fleuve, rappellent ainsi une évolution qui mit des siècles à s'accomplir.

Près du petit Béguinage, un tronçon du cours primitif, à peine large de trois mètres, se voit encore en ce moment, entre des constructions quelconques.

D'autres cours d'eau, essais anciens de tracés de canaux vers le nord et la mer, furent comblés en ces dernières années.

Un quartier populeux, le Meirhem (le Grand Marais), vient d'être totalement renouvelé, assaini; les canaux, les fossés, les rigoles des blanchisseries, avec les vétustes maisonnettes, pauvres demeures d'ouvriers, tout a disparu;

sur l'emplacement, des rues nouvelles mènent d'une façon commode vers le port et ses grandioses installations.

Voilà pour les grands changements apportés au cours naturel des eaux, ou aux conduites artificiellement établies jadis pour des nécessités périmées à cette heure.

Il serait fastidieux de reprendre ici l'historique détaillé du régime hydraulique, dans l'enceinte de la ville. Il est intéressant certes, mais ne paraît pas devoir être étudié, ni même indiqué en ce travail.

Il suffit que nous ayons noté les bouleversements qu'il y avait lieu de rappeler au point de vue du pittoresque, parce qu'ils ont amené la destruction de curieux sites urbains, comme le hameau des Meuniers à Terplaeten. Le souvenir de ce dernier nous a été conservé dans des tableaux superbes de notre maître Baertsoen.

Le même artiste a saisi avec une âpre et sincère émotion les aspects les plus pitoyables du quartier du Meirhem, dont nous venons de parler.

D'autres constatations pourraient nous entraîner trop loin. Nous nous égarerions si nous voulions, à propos des eaux intérieures, parler des anciens fossés de défense, des successives murailles d'enceinte, dont il reste des portions de-ci de-là, du canal au Bois, hélas! lui aussi disparu, des emplacements des vieilles portes de la ville, qui, en un sens, vers le sud-est, furent quatre fois reconstruites et reculées.

Mais si tout cela appartient au passé, il nous reste heureusement, de nos canaux, de nos quais, de nos ponts, une suffisante quantité pour que le flâneur puisse se réjouir les yeux à la charmante physionomie qu'ils donnent à nos perspectives urbaines.

Le caractère spécial de nos sites a été bien compris par nos peintres locaux actuels. Nous avons cité Baertsoen pour ses poignantes études de quartiers disparus. Willaert, Tremerie, Tytgadt ont admirablement reproduit, le premier, les canaux si pittoresques, longés de murs cuits et recuits; les seconds, les béguinages au charme discret et doux avec leur population de noires et blanches religieuses. Un autre maître, celui-ci peintre et graveur, l'étrange et véhément De Bruycker, a saisi d'une façon unique nos marchés, nos ruelles, notre populaire aux mœurs sans gêne et sans pose et nous a rendu tout cela en documents de riche allure, de couleur superbe, où s'avère l'indéniable parenté entre les Gantois de nos jours et les Flamands dont le vieux Brueghel nous a conservé l'image.

Parmi les panoramas urbains qui ont inspiré ces artistes, il en est bon nombre devenus célèbres grâce à eux, et où l'eau scintillante joue un rôle prépondérant. Celle de nos rivières dont le cours est le plus long en ville — la Lys au nom gracieux — reflète les plus riches, les plus curieuses de nos constructions.

C'est en ses moires ondulantes que se mirent notamment le pignon fastueux des Bateliers et ses antiques voisins.

Le touriste, épris des aspects d'une ville aux innombrables ponts, rencontre ainsi des tableaux analogues à ceux qu'offrent les villes de Hollande, d'un caractère autre toutefois, moins souriants et d'une note plutôt mélancolique.

Cette promenade le long des quais marquera la fin et de nos explorations et de nos commentaires.

Certes, nous avons dû omettre bien des détails curieux, bien des particularités attachantes. Néanmoins — nos planches aidant — nous en aurons dit assez, espérons-nous, pour faire entrevoir tout l'intérêt que présente une visite approfondie de la cité gantoise.

Même dans une région particulièrement favorisée à cet égard, peu de villes possèdent un ensemble de grands édifices d'une aussi vénérable antiquité; peu d'entre elles ont vécu une existence aussi dramatique; peu d'entre elles encore ont conservé de leur histoire des vestiges aussi nombreux et aussi nettement inscrits aux pierres de leurs murailles.

Gand ne se distingue point, il est vrai, par cette délicatesse, par cette élégance un peu mièvre qui fait l'attrait de Bruges. Mais, tout justement — et mainte fois on en a fait la remarque — l'aspect plus rude de son architecture, tant publique que privée, dénote bien la mâle énergie, l'obstination indomptable qui caractérisait ses habitants aux siècles révolus, et qui lui fit jouer un rôle si retentissant aux jours troublés du moyen âge.

Puisse le visiteur qui aura bien voulu accepter notre compagnie retrouver, dans les sites dont nous lui offrons l'image, les traces de ce passé émouvant; puisse-t-il aussi, dans la majesté de nos monuments, dans le pittoresque de nos rues et de nos places, dans le charme un peu triste de nos canaux et de nos rivières, découvrir le secret de l'attachement inaltérable et profond que la vieille ville inspire à ses enfants.

C'est par ce vœu, d'une toute sincère piété filiale, que nous terminons ces pages.

ARMAND HEINS.

TABLE DES PLANCHES

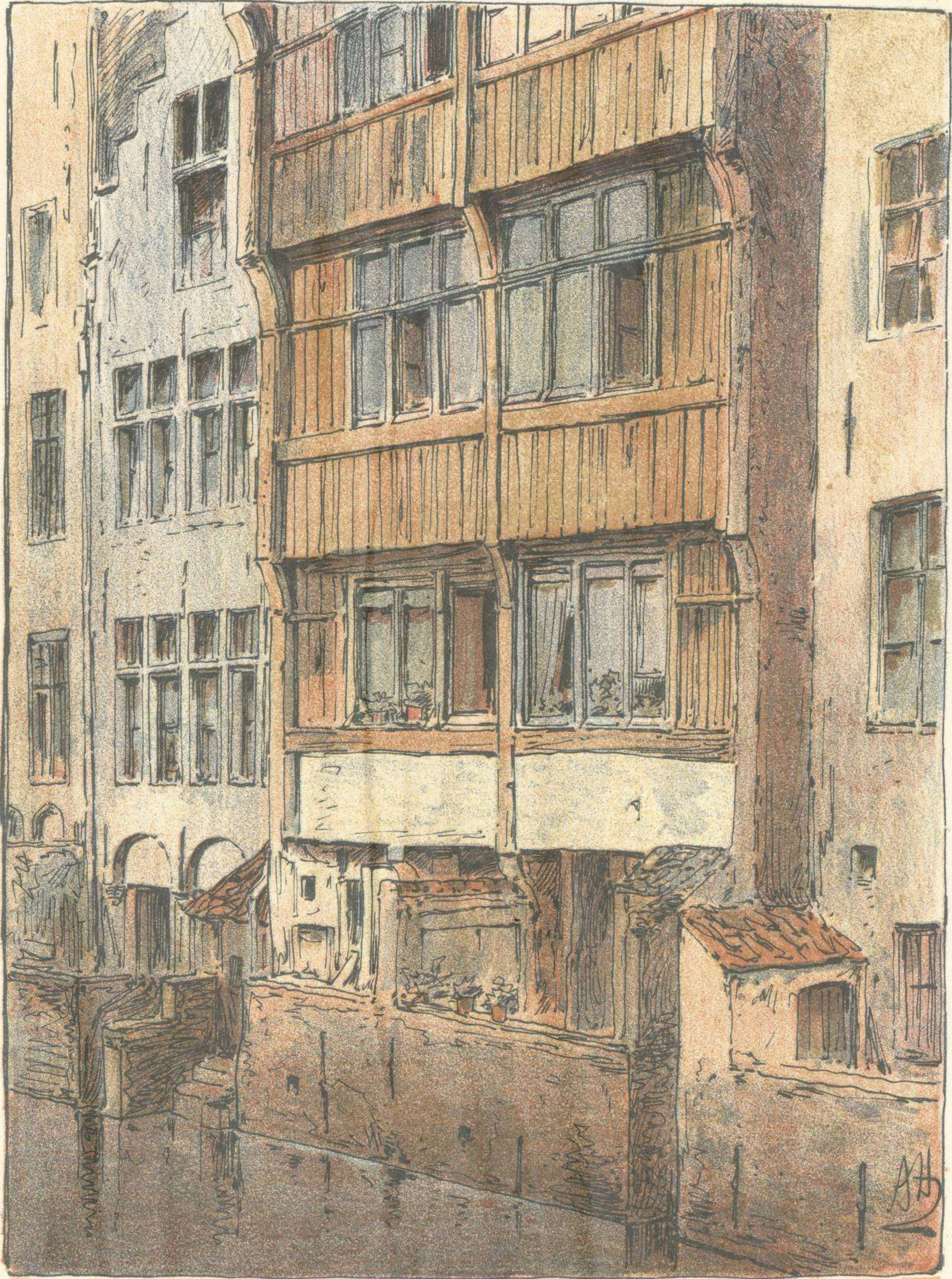
PLANCHES EN COULEURS

1. — Au bord de la Lieve, vieille façade de bois du XVI^e siècle En Fronstispice.
En regard page
2. — Vieilles maisons au bord d'un petit canal à Gand 8
3. — Coin pittoresque; échoppe de savetier contre le « Toreken » 16
4. — Une cave du moyen-âge, actuellement à usage de cabaret. 24

PLANCHES MONOCHROMES

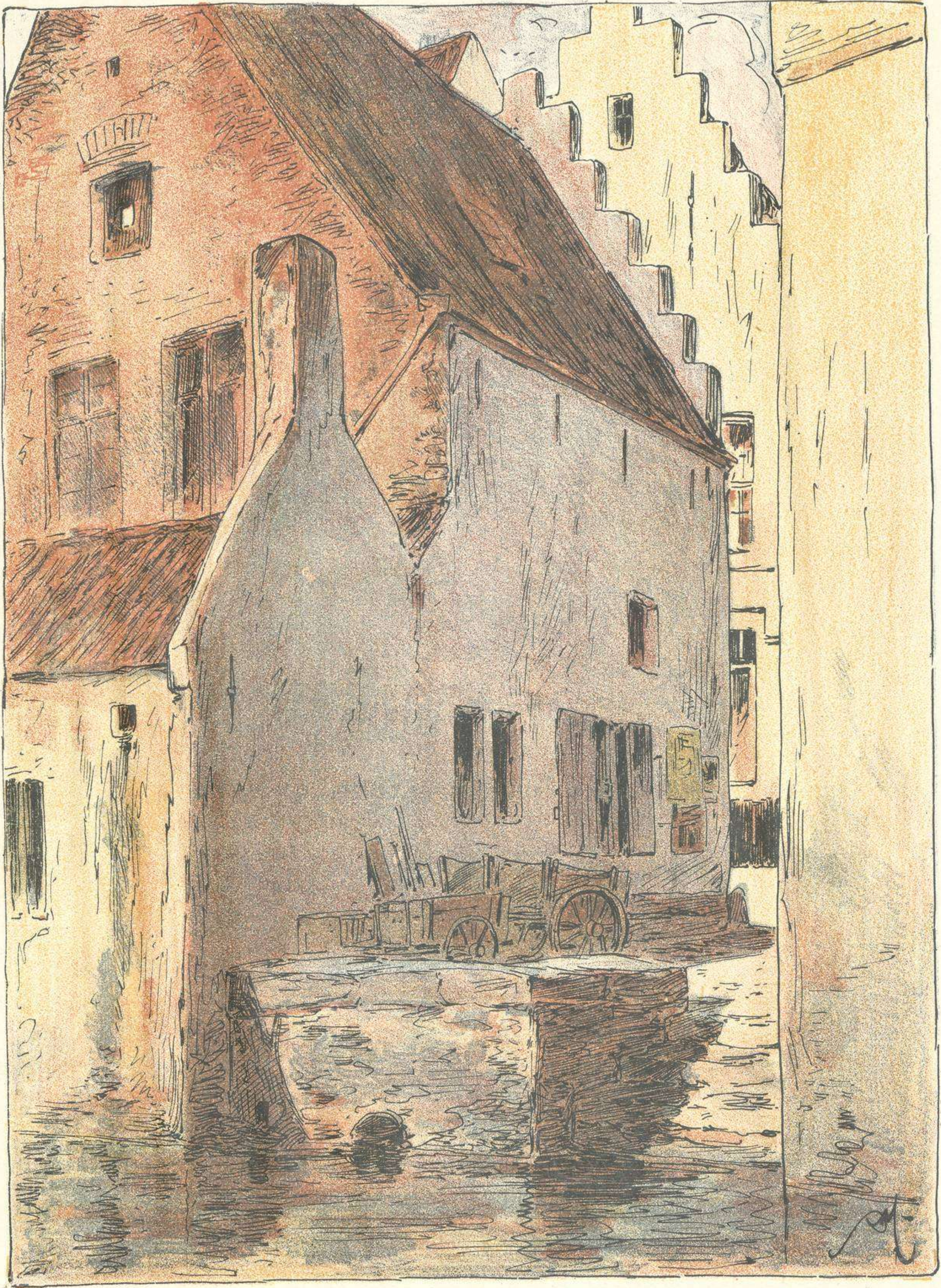
- I. — Château des Comtes à Gand, Châtelet d'entrée
- II. — *Lavatorium* de l'Abbaye Saint-Bavon à Gand
- III. — Cave de l'Abbaye Saint-Bavon à Gand
- IV. — Ancien rez-de-chaussée du donjon primitif du Château des Comtes à Gand.
- V. — Le préau de l'ancienne abbaye de St Pierre au Mont Blandin
- VI. — L'ancienne abbaye de St Bavon et le musée lapidaire des ruines de ce nom.
- VII. — L'ancienne abbaye de St Bavon
- VIII. — Le « Beau pignon » de la salle capitulaire des Sœurs de l'abbaye de la
Byloque (actuellement grand Hôpital).
- IX. — L'Hôtel de ville (coin du Marché au Beurre et de la rue Haut-Port)
- X. — La façade postérieure de la Halle au drap
- XI. — Vue de la tour de la cathédrale de St Bavon, prise d'une des salles de la
Halle au drap
- XII. — Le Hoeyaart ou Marché aux Foins
- XIII. — L'ancienne grande Boucherie de Gand (Marché aux Légumes), XV^e siècle
- XIV. — Quai aux Herbes
- XV. — Le Toreken (coin du Marché du Vendredi, maison de la Corporation des
Tanneurs (XV^e siècle)
- XVI. — L'imposante masse de la Cathédrale de St Bavon, vue vers le sud.
- XVII. — La chaire de vérité à la cathédrale de St Bavon (1745), par Laurent Del-
vaux — 1695—1778
- XVIII. — Le chevêt de l'église St Nicolas (récemment dégagé).
- XIX. — La façade latérale de l'église St Nicolas
- XX. — L'Eglise St Jacques
- XXI. — Façade principale de l'église St Jacques
- XXII. — La façade de l'église du Petit Béguinage Notre-Dame
- XXIII. — Le petit Béguinage Notre-Dame
- XXIV. — Les Tours du « Rabot »
- XXV. — Le « steen » ou château fortifié dit : de Gérard-le-diable.

- XXVI. — Château des Comtes. (L'écurie). — Château de Gérard le Diable à Gand (La crypte)
- XXVII. — Le Grand Canon, près du Marché du Vendredi. (Bombarde du XV^e siècle).
- XXVIII. — Façades de la rue Haut-Port à Gand. — La Cour S^t Georges (ancienne gilde).
La Voor- ou Groote Zikkel
- XXIX. — La rue Haut-Port
- XXX. — Portique d'entrée de la Bibliothèque de la ville et de l'Université; l'église de l'ancienne abbaye de Baudeloo (1617) et son gracieux campanile .
- XXXI. — La façade postérieure du vieux couvent des Dominicains ou frères-prêcheurs.
- XXXII. — Un type de ruelle de Gand, avec maisons anciennes du XVI^e siècle . . .
- XXXIII. — Carrefour près du château des Comtes.
- XXXIV. — Le quai aux Herbes
- XXXV. — La façade postérieure de l'ancien steen des Borluut (fin du XIII^e siècle) .
- XXXVI. — Une tourelle d'escalier de maison du XV^e ou XVI^e siècle (récemment démolie). — Une tour de guet, avec escalier latéral
- XXXVII. — La rue du Serpent. — Une ancienne porte décorative (XVIII^e siècle). — Une des ruelles populeuses descendant de la rue de Courtrai vers la Lys.
- XXXVIII. — La cour de l'ancien Hospice Hallyns (XVI^e siècle)
- XXXIX. — L'ancien corps de garde (1738-1739) actuellement la Bourse de commerce (Place d'Armes). — La cour de l'Achter Zikkel, bâtiment à tourelle d'angle.
- XL. — Façade de l'Hôtel du Club des Nobles (ancien Hôtel Faligan) (Société littéraire).
- XLI. — L'ancienne chapelle de l'Hospice de S^t Paul dite « Leugemeete » XIV^e siècle.
- XLII. — Une cour-impasse. — Rue aux Ours (Maisons du XVI^e siècle). — Rue du Bac. (Maison du XVII^e siècle).
- XLIII. — Rue de la Rôtisserie. — Rue Van Eyck
- XLIV. — Fragment du tableau de François Duchastel (1666). Inauguration de Charles II, roi d'Espagne, comme comte de Flandre (Musée des Beaux-Arts, Gand).
- XLV. — Le cours de l'Escaut primitif à travers les prairies des moines
- XLVI. — Les quartiers excentriques du Vieux Gand hors la porte de la Colline. .
- XLVII. — Le quai de la Grue. — Vue sur la Lys (au fond le pont de la Boucherie).
- XLVIII. — D'après le plan panoramique de Gand de 1641, par HONDIUS. — Le château des Espagnols (1540). — 47. L'abbaye Saint-Bavon. — 46. La porte d'Anvers. — 73. Le pont du Pas. — 71. La rue d'Anvers.
- XLIX. — D'après le plan panoramique de Gand de 1641, par HONDIUS. — Le quartier de la Porte de Bruges. — Le Waldam. — Le Herderstoren. — Le Rabot. — Le Béguinage. — Sainte-Elisabeth. — La Porte de Bruges. — La Leugemeete. — La Cour du Prince. — La Lieve
- LI. — Le cours du Vieil Escaut, d'après le plan panoramique de Gand de 1641, par HONDIUS. — P. Les Augustins. — N. Les Carmes chaussés. — L. Le Couvent. — M. Les Chartreux. — La grande courbe de la Lys, devant le quartier dit Nieuwland.
- LII. — Panorama de Gand.



GAND.

Au bord de la Liève ; Vieille façade de bois du XVI^e siècle

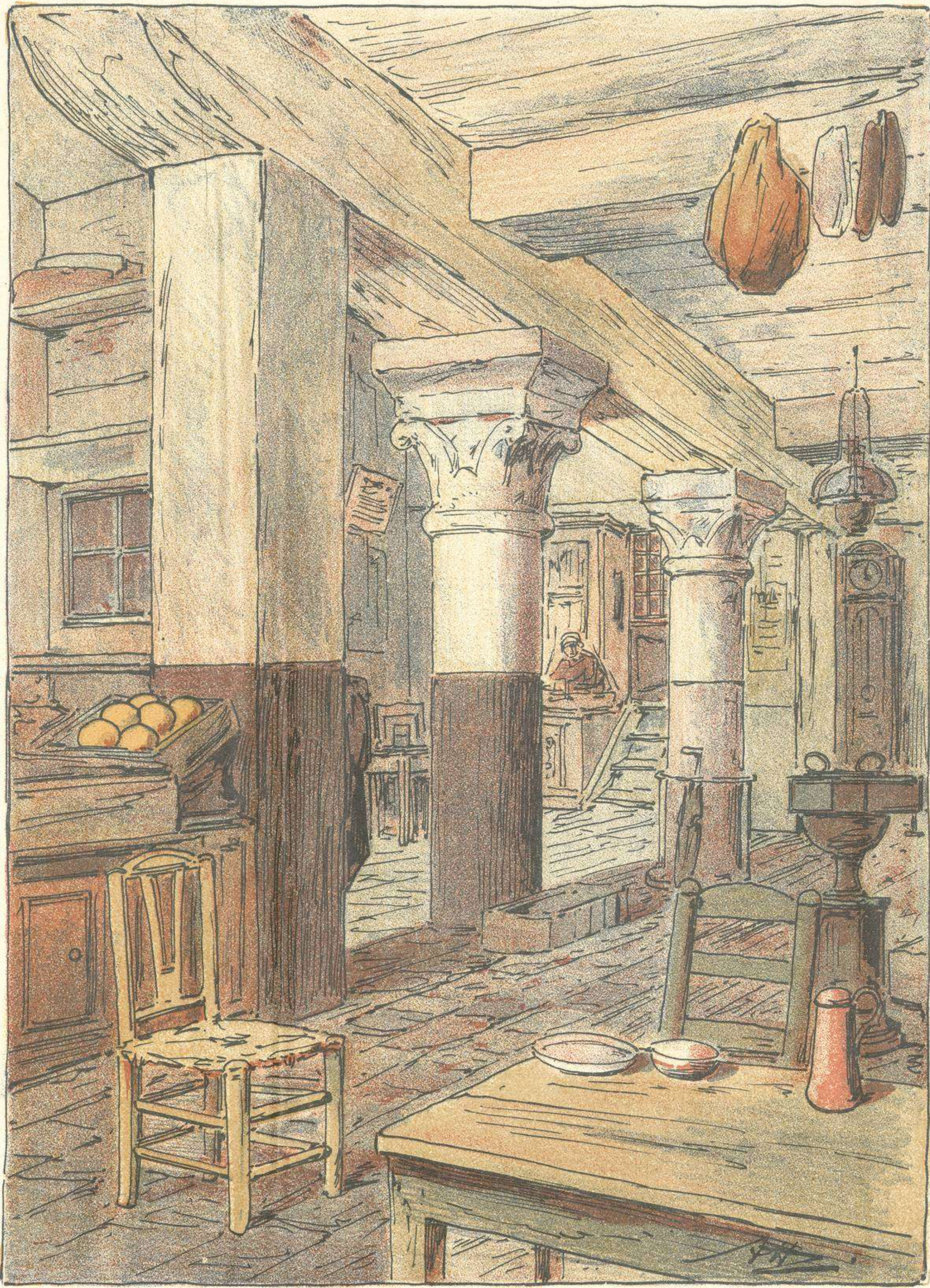


GAND.

Vieilles maisons au bord d'un petit canal.



GAND. Coin pittoresque ; échoppe de savetier contre le « Toreken »



GAND.

Une cave du moyen -âge , actuellement à usage de cabaret :



CHATEAU DES COMTES A GAND.
Châtelet d'entrée.

Une inscription contemporaine en latin sur la pierre en quatre-feuilles placée en dessous de la fenêtre cruciforme, dit qu'en 1180 Philippe, comte de Flandre et de Vermandois, fit construire ce château. Celui-ci servit de résidence aux comtes de Flandre jusqu'au milieu du XIV^e siècle et devint alors le siège de différents tribunaux, entre autres du Conseil de Flandre (1441-1779). C'est également de l'an 1180 que datent le mur d'enceinte, le donjon, la « maison du comte » et l'écurie. Au dessus du passage se trouvent des salles dont on aperçoit les meurtrières, tandis que les plates-formes supérieures sont protégées par des parapets crénelés.



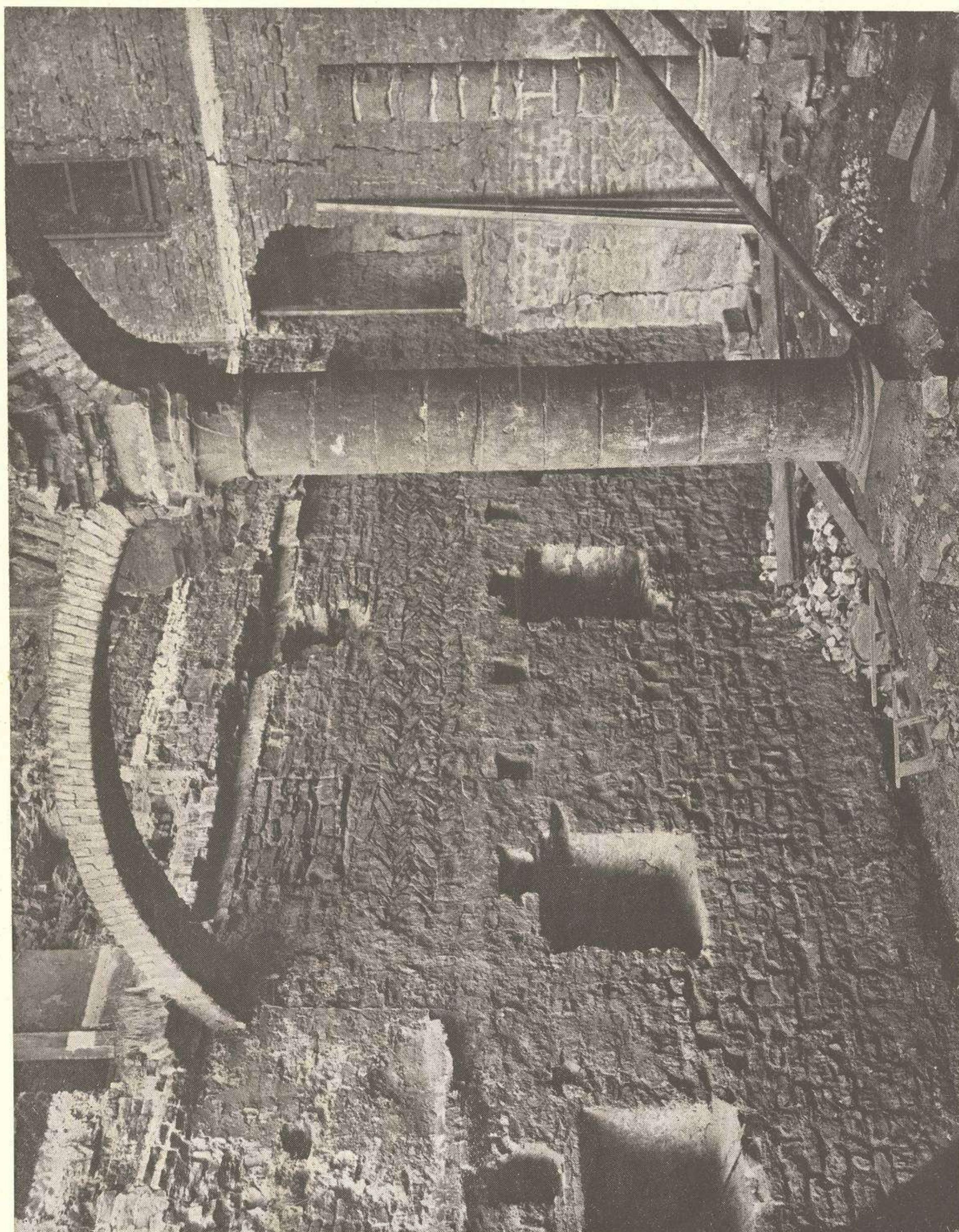
Lavatorium DE L'ABBAYE DE SAINT-BAVON A GAND.

Ce petit bâtiment de forme octogonale se compose d'un rez-de-chaussée, le lavoir (*lavatorium*), et d'un étage, la chambre aux reliques (*sanctuarium*), à laquelle on avait primitivement accès par l'étage du cloître. Ce n'est que depuis le XVI^e siècle qu'un petit escalier intérieur relie directement le rez-de-chaussée au *sanctuarium*.



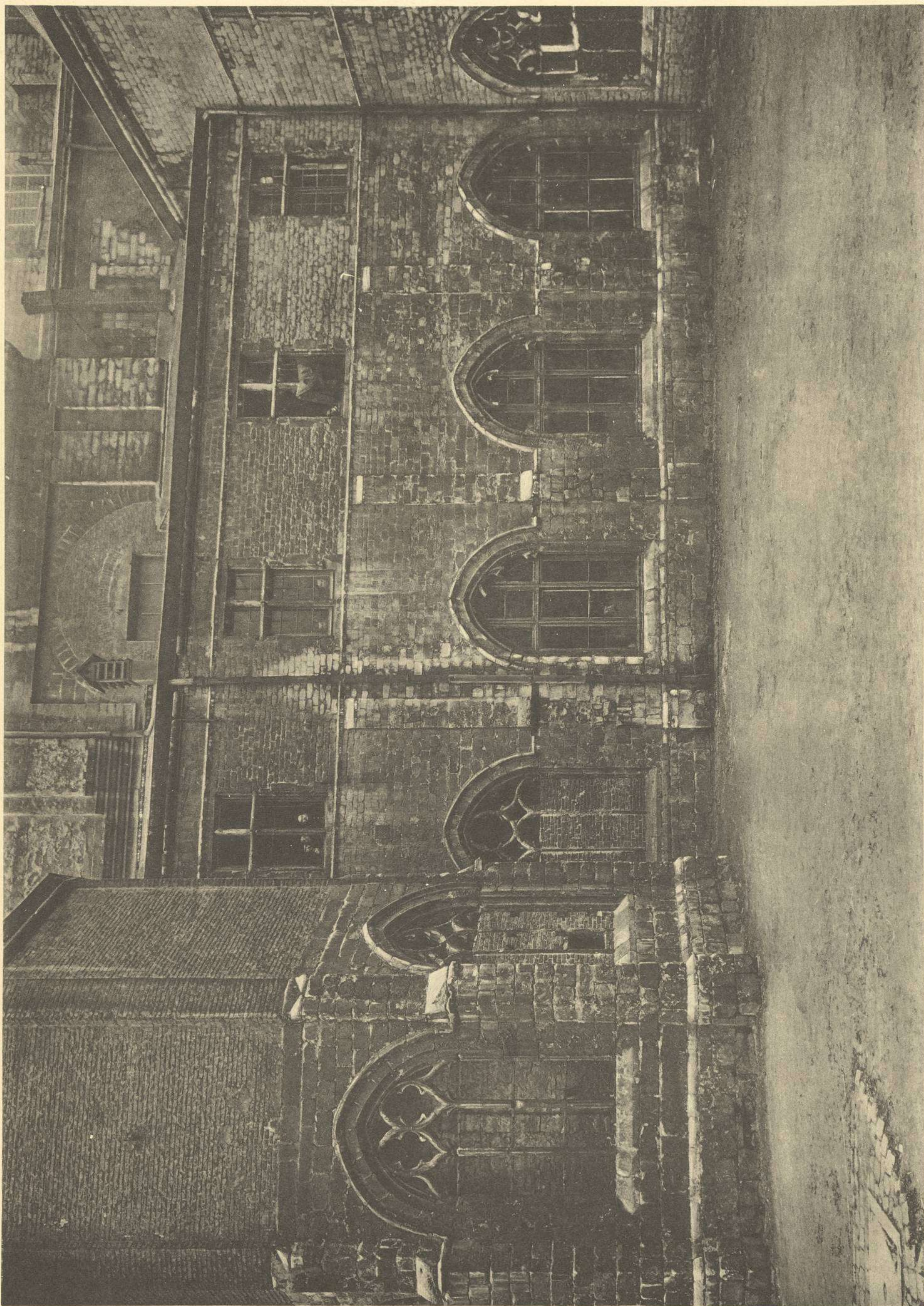
CAVE DE L'ABBAYE DE SAINT-BAVON A GAND.

Trois colonnes romanes massives soutiennent les larges arcades de la voûte de cette cave, qui est une reconstruction, faite par l'abbé Baudouin II (premier tiers du XIII^e siècle), d'une voûte primitive. On remarque encore des vestiges de cette dernière dans l'appareil dit en arête de poisson, que nous avons déjà rencontré dans le donjon du Château des Comtes à Gand.



ANCIEN REZ-DE-CHAUSSÉE DU DONJON PRIMITIF DU CHATEAU DES COMTES A GAND.

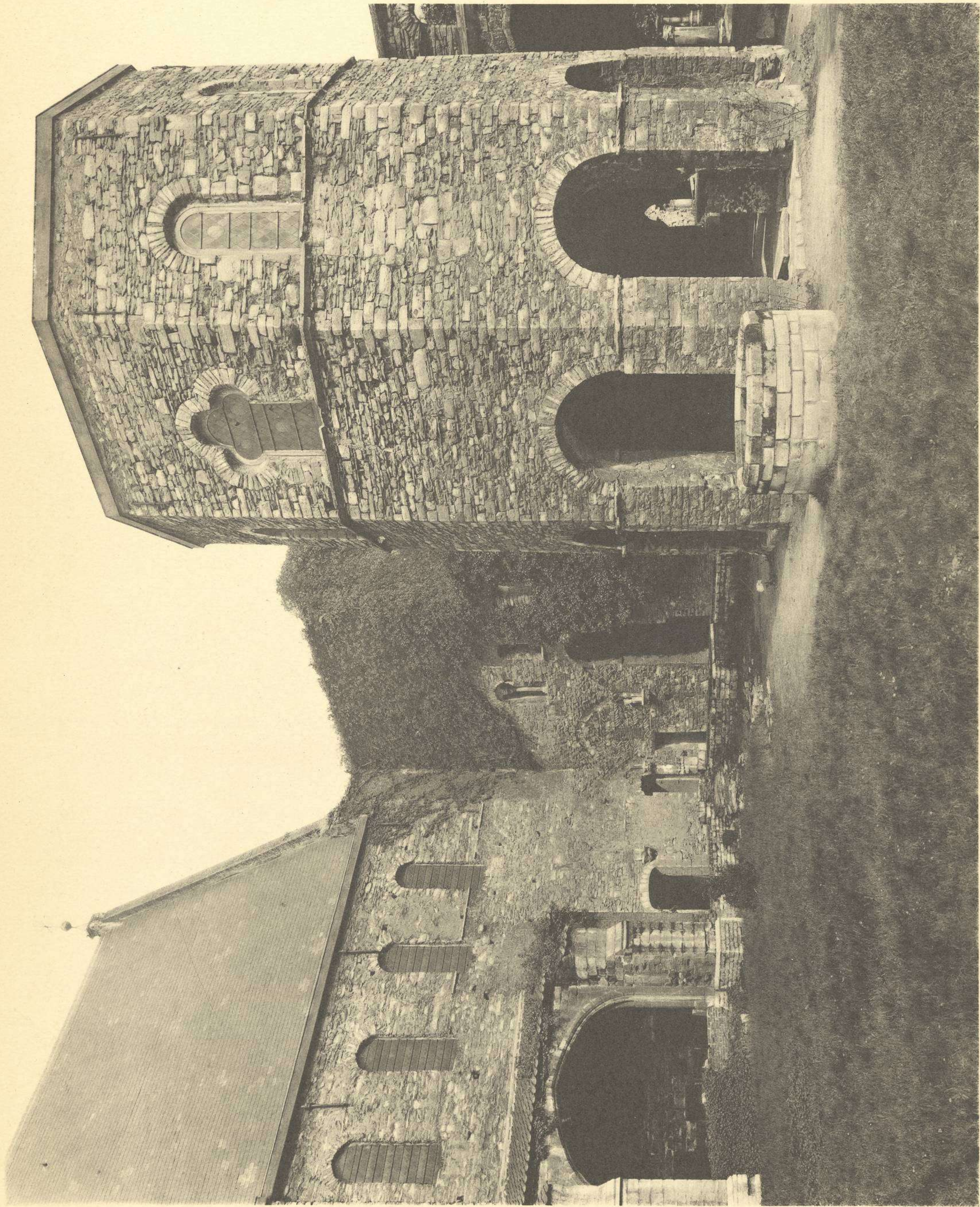
Cette salle, formant la partie souterraine du donjon actuel, est une des plus anciennes parties du si remarquable château gantois. On remarque qu'une partie de l'appareil des murs est de la forme dite : en arête de poisson; celle-ci ne se rencontre que rarement dans nos contrées et elle atteste une époque très reculée. Il remonte sans doute au Xe ou au XIe siècle. La colonne et les arcades sont de date postérieure (fin du XIIe siècle).



Le lavacrum.

Le préau de l'ancienne abbaye Saint-Pierre au Mont Blandin.

Les cloîtres et les cellules des moines (1592-1634)
(actuellement caserne d'infanterie).

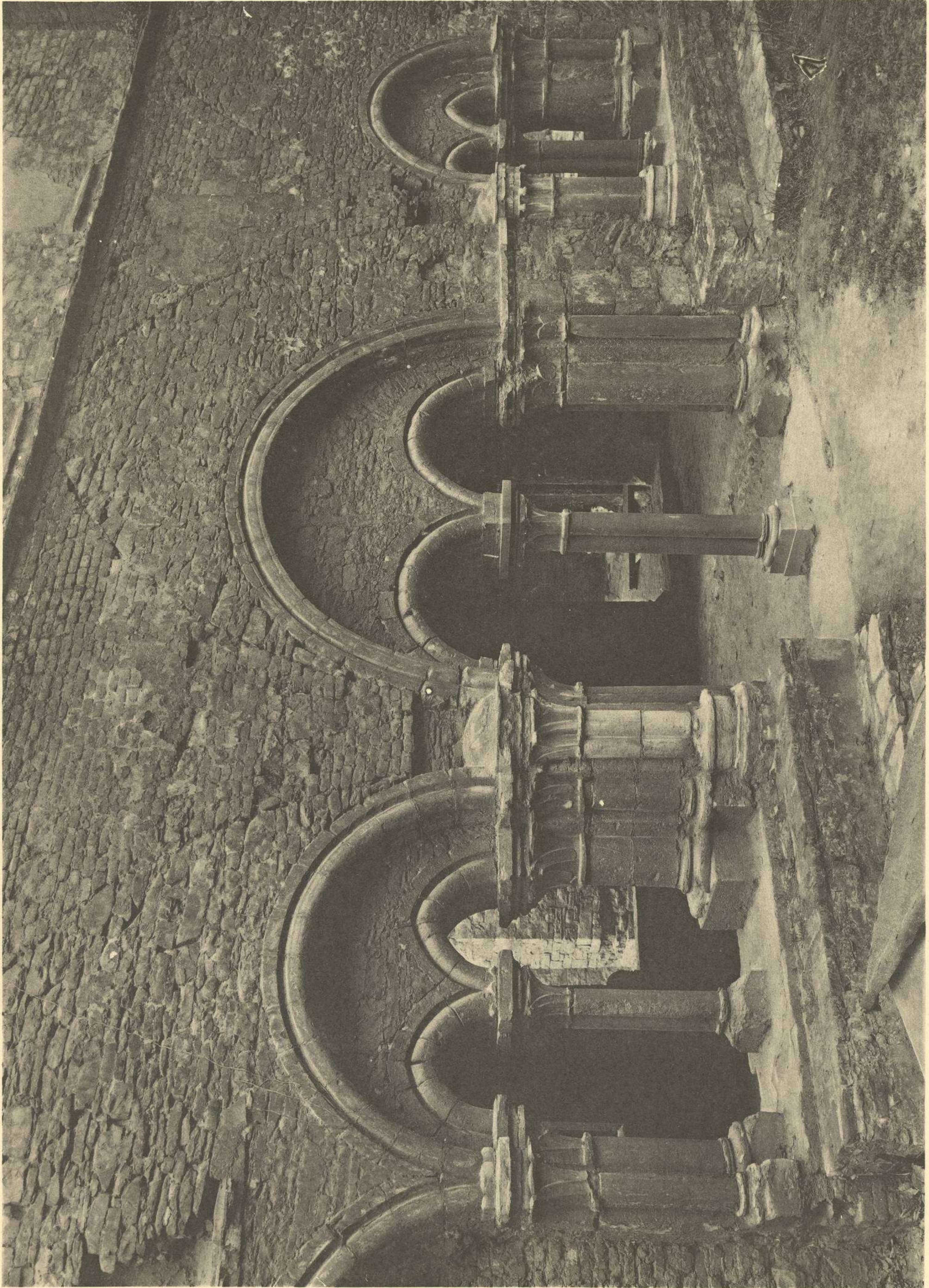


L'ancienne abbaye Saint-Bavon et le musée lapidaire des ruines de ce nom.

Le Réfectoire des moines. XII^e siècle
une travée du cloître du XV^e siècle.

Belles baies romanes, en dessous, restes des
voûtes du cloître (XV^e siècle).

Le lavacrum, ou Lavatorium.
Le puits de saint Macaire (reconstitué).



L'ancienne abbaye Saint-Bavon.

La salle capitulaire, dite chapelle de la Vierge. XII^e siècle.



Le «Beau pignon» de la salle capitulaire des Sœurs de l'abbaye de la Byloque (actuellement grand Hôpital).

Ce pignon splendide constitue une des plus belles productions de l'art de bâtir dans le Nord de l'Europe (à l'intérieur, peintures remarquables à la détrempe, voûte en bardeaux, consoles et cheminée superbes de style). (C^e XIV^e siècle.)

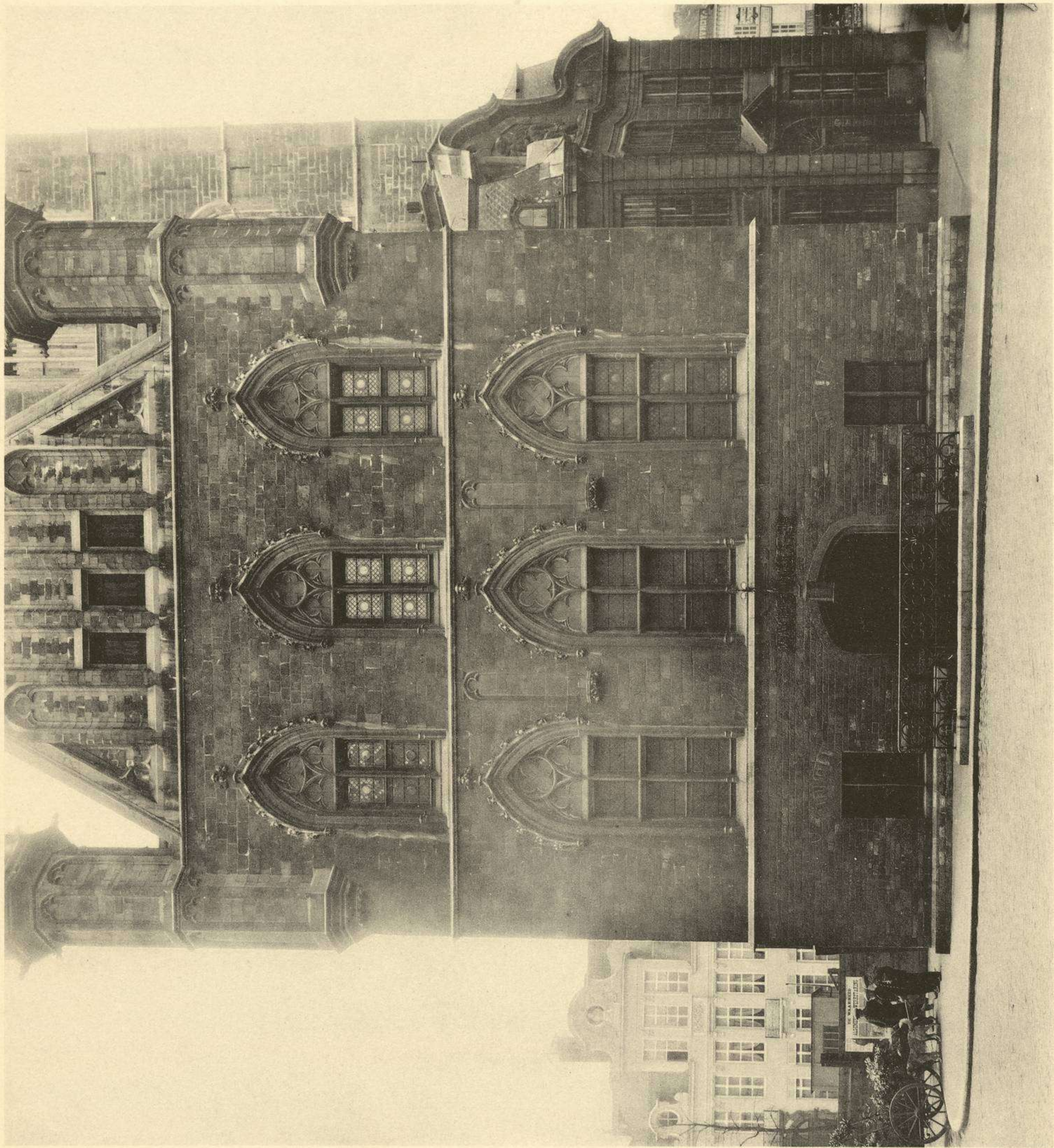


L'Hôtel de ville (coin du Marché au Beurre et de la rue Haut-Port).

Façade en style classique
du Cⁱ du XVII^e siècle.

Façade, avec tourelle d'angle et escalier monumental, du début du XVI^e siècle
(A^d 1535) architectes: Rombaut Keldermans et Dominique de Waghemakere.

Façades de la fin du XVI^e siècle et du XVIII^e siècle
(la Bollaertskamer, et l'ancienne Conciergerie).

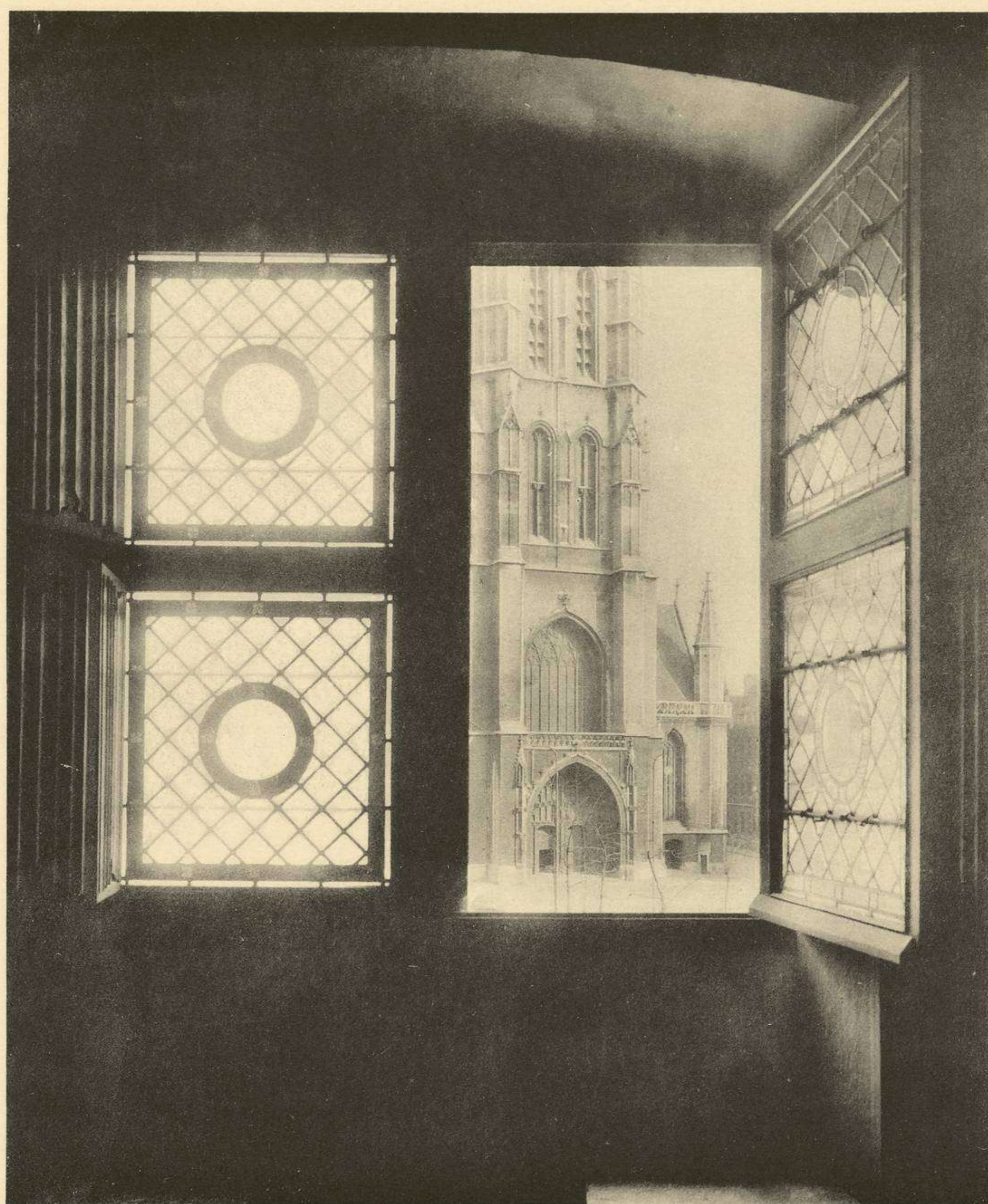


La façade postérieure de la Halle au Drap.

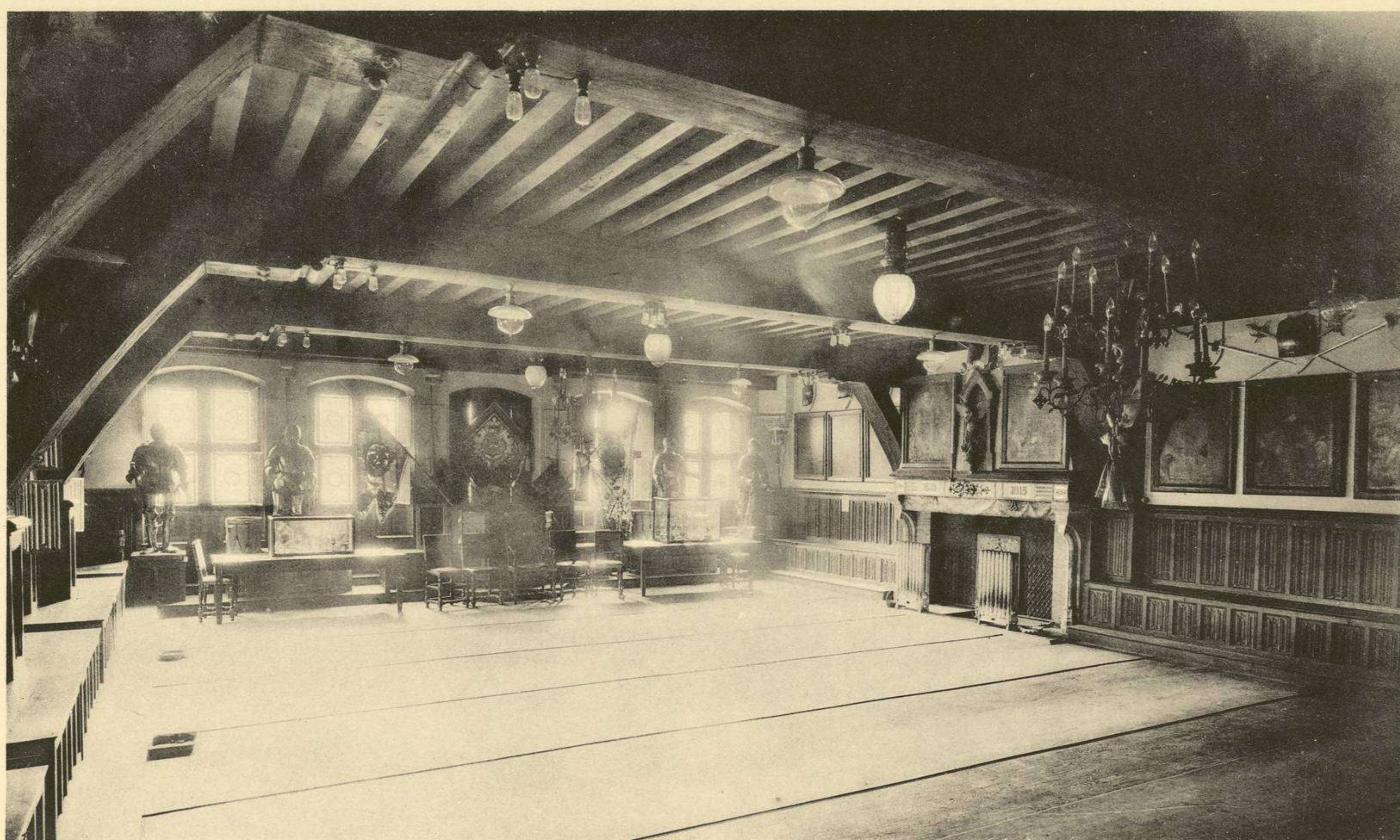
Le «Mammelokker» ou le «têteur»
ancienne prison communale, au
pied du Beffroi.

au bas, sous-sol intéressant du XV^e siècle, au bel étage la salle de la corporation
des drapiers, au 1^{er} étage la salle de la Société d'Histoire et d'archéologie
(monument dû au Maître d'œuvres Simon van Assche.)

une belle façade
de la 1^{ère} moitié
du XV^{III}^e siècle.



Vue de la tour de la cathédrale Saint-Bavon, prise d'une des salles de la Halle au Drap.



La salle d'armes de la chef-confrérie royale et chevalière des escrimeurs de Saint-Michel.
Poutres et cheminée du XV^e siècle avec Portraits des Archiducs Albert et Isabelle: autour de la salle portraits des anciens rois de la gilde.

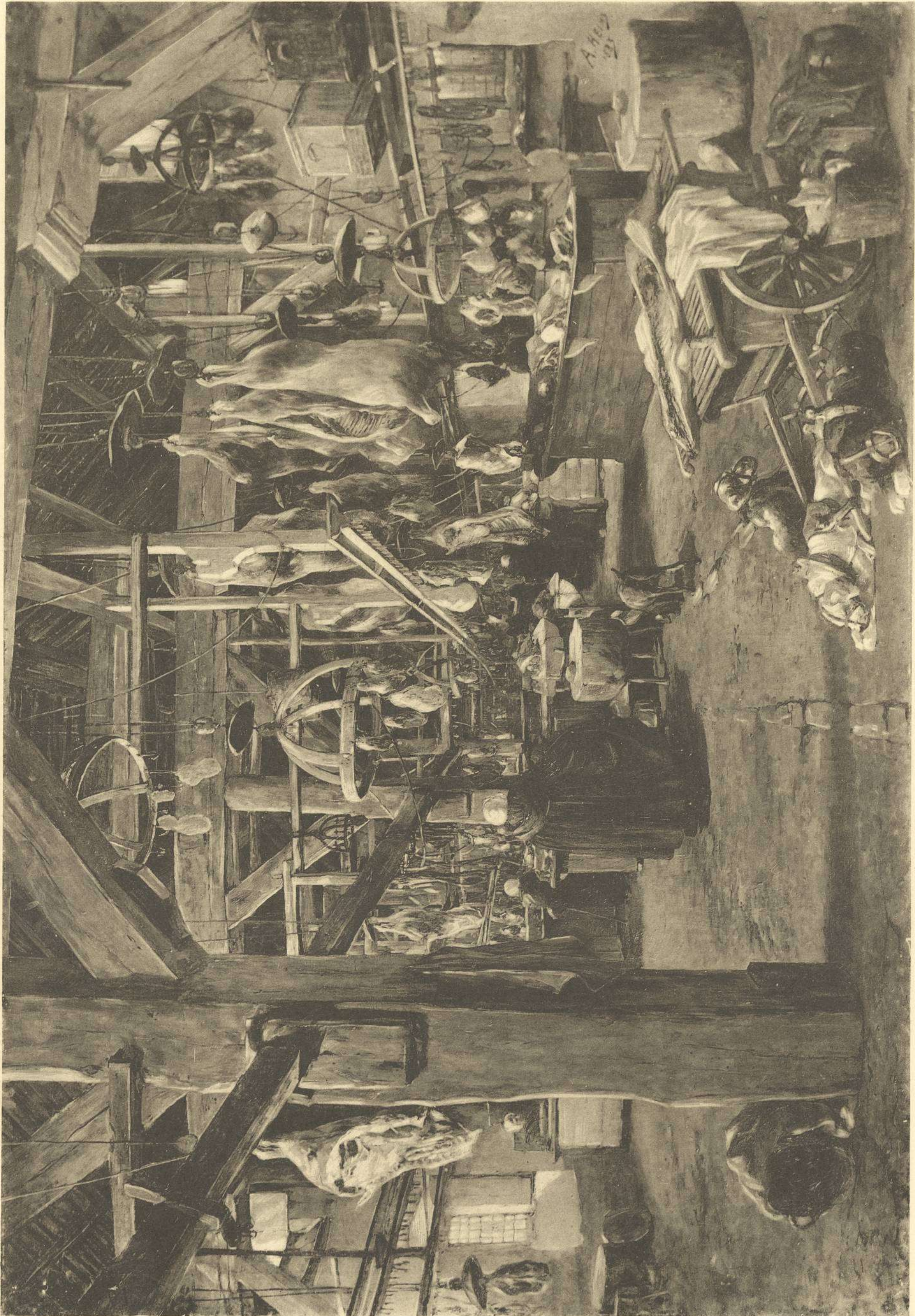


Le Hooiaard ou Marché aux Foins.

Maisons du XVIII^e siècle.

L'église Saint-Michel.

Le Spijker ou Maison d'étape. Magasin communal.
XII^e ou XIII^e siècle.



L'ancienne grande Boucherie de Gand (Marché aux Légumes)

XV^e siècle.

Tableau d'après nature, avant la transformation, en 1883, par A. Heins.



Quai aux Herbes.

La maison de l'Etape aux grains.
XII^e et XIII^e siècles.

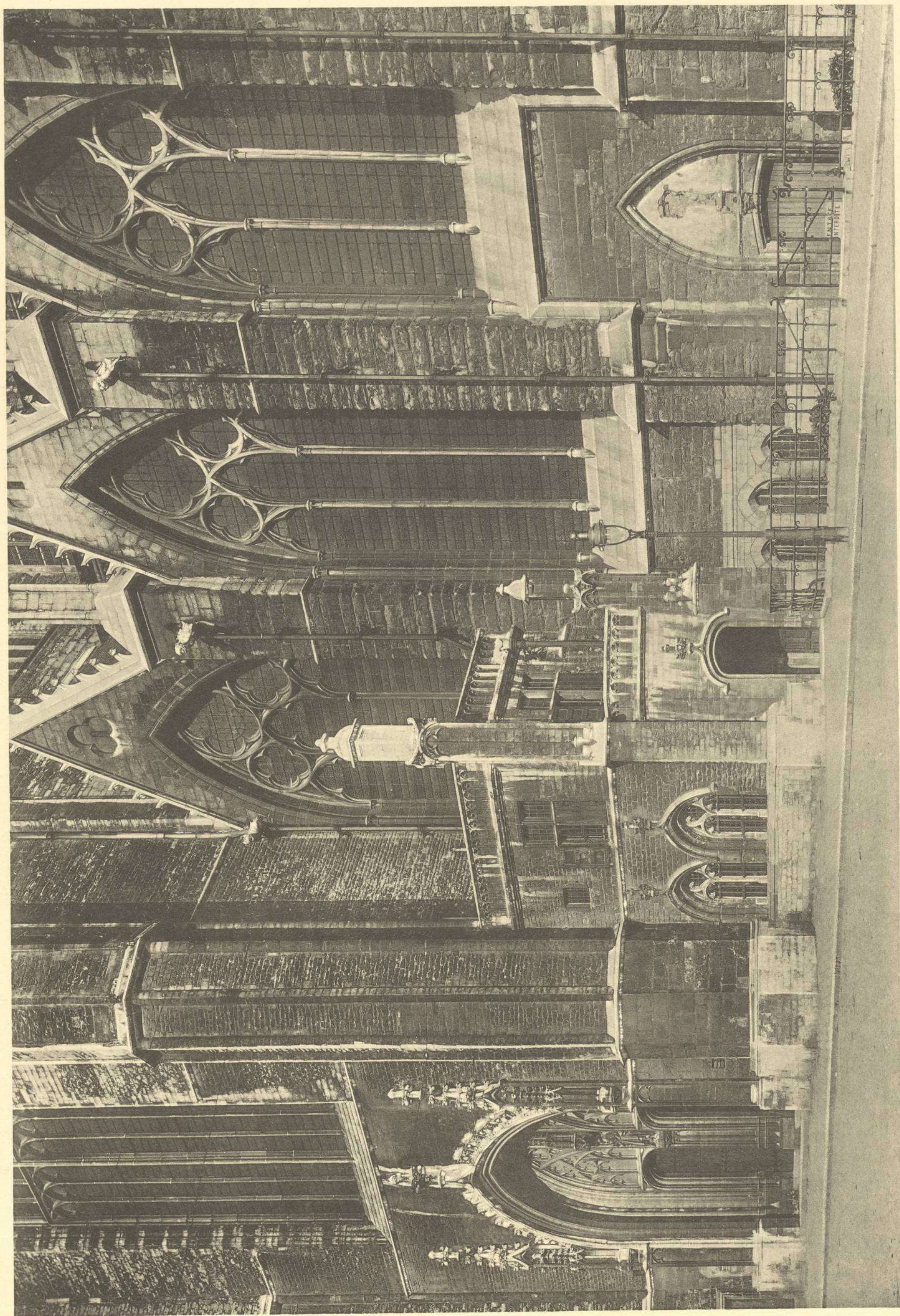
Maisons anciennes, dont celle de la Corporation
des Bâteliers. XVI^e siècle.

Le chevet de l'église Saint Michel
XVII^e siècle.



Le Toreken.

Coin du marché du Vendredi, maison de la Corporation des Tanneurs (XV^e siècle).

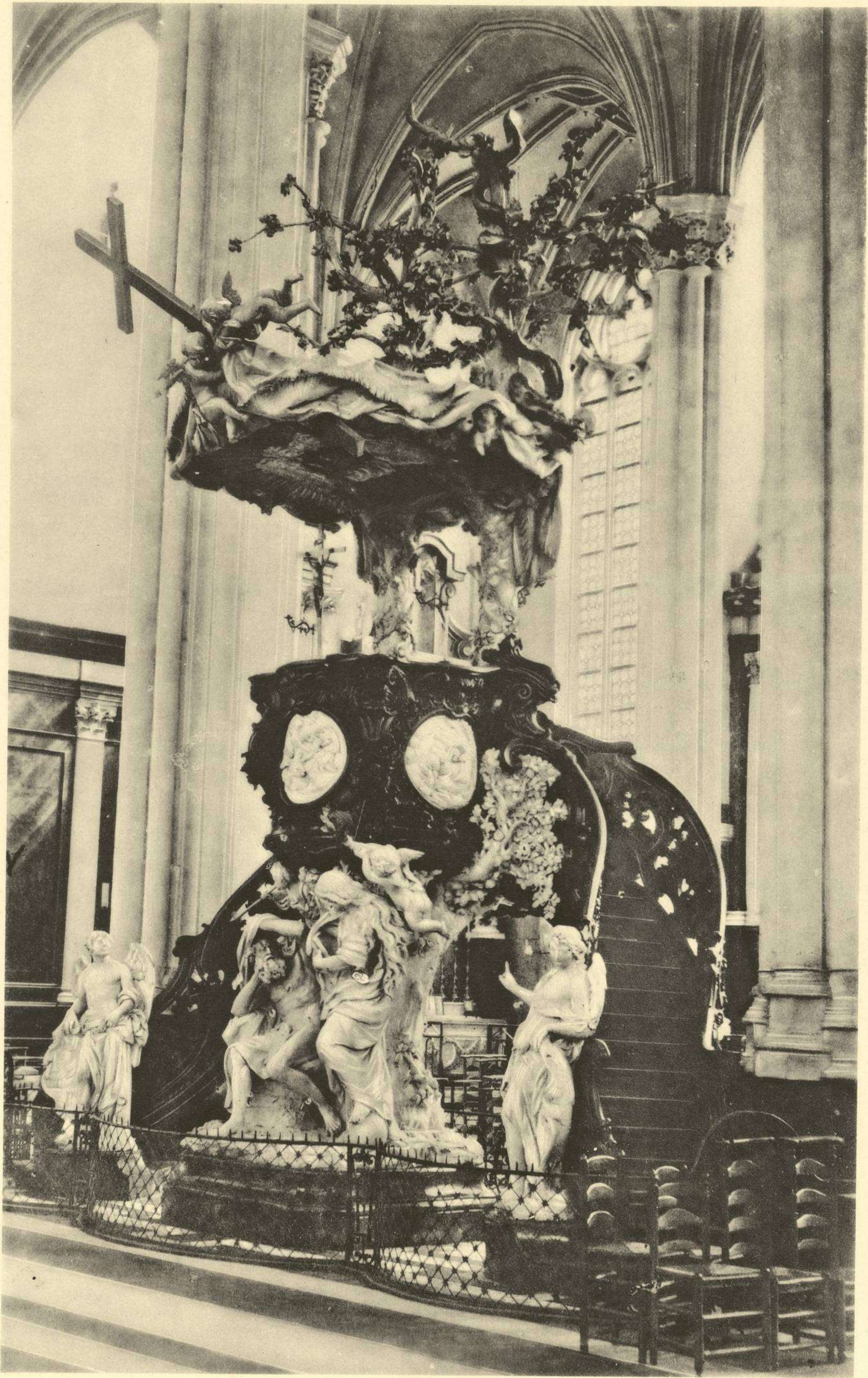


L'imposante masse de la Cathédrale Saint-Bavon, vue vers le sud.

la chapelle «Heilig graf» abritant une intéressante sculpture de la fin du XV^e siècle.

les chapelles du déambulatoire du chœur et l'entrée de la crypte. XIII^e siècle.

Le transept, du XVI^e siècle.



La chaire de vérité à la cathédrale Saint-Bavon (1745)
par Laurent Delvaux (1695–1778).



Le chevet de l'Église Saint-Nicolas (récemment dégagé).

Remarquer les intéressants contreforts, les traces de gables intercalés, et la silhouette de la tour ayant de belles salles intérieures.



La façade latérale de l'église Saint-Nicolas, vue de la rue de la Catalogne.

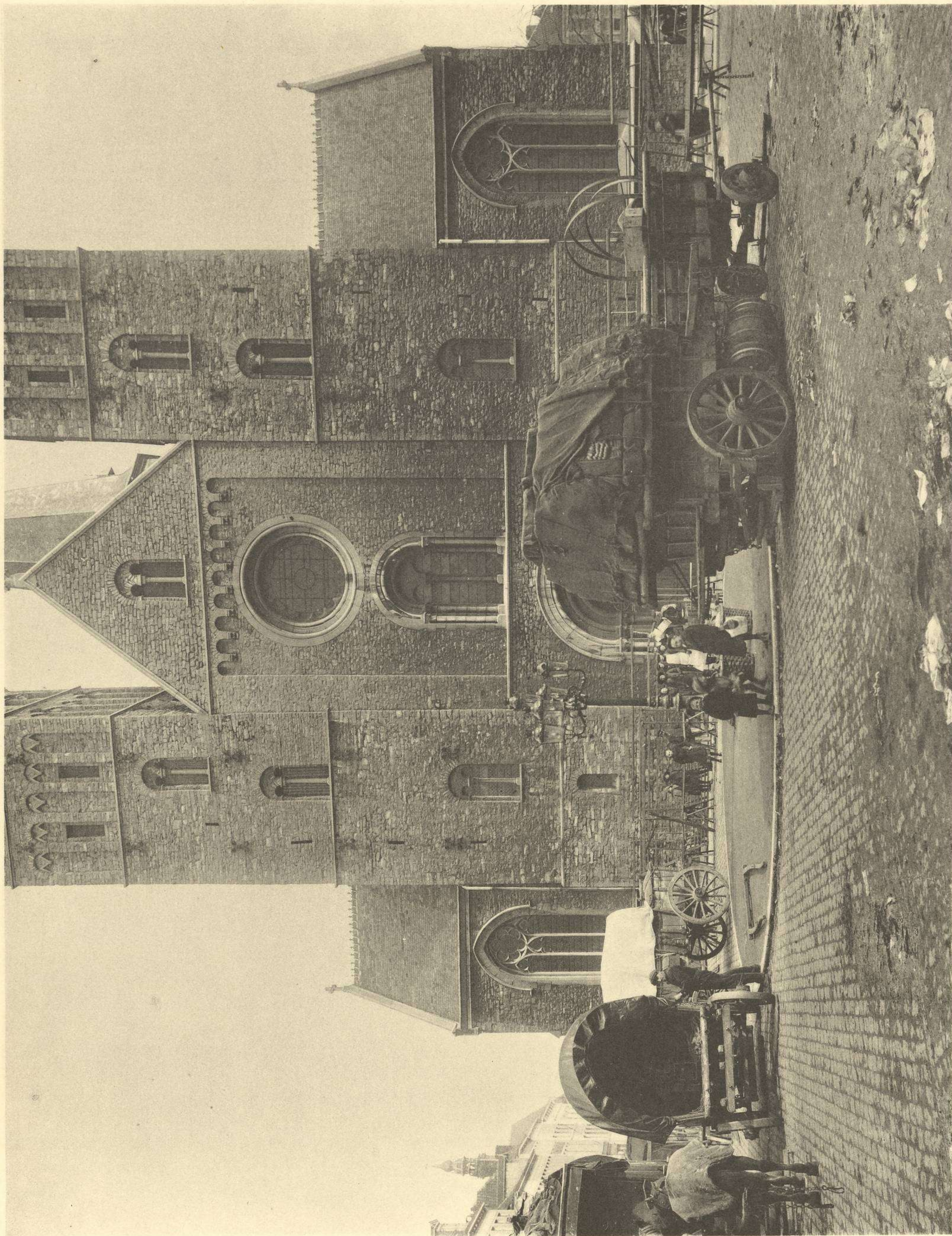
Une ancienne entrée de l'église (XIII^e siècle). En haut, les traces des primitives baies romanes (XII^e siècle).

La grande tour et le transept sud avec ses anciennes baies ogivales aveugles.



L'Eglise Saint-Jacques.

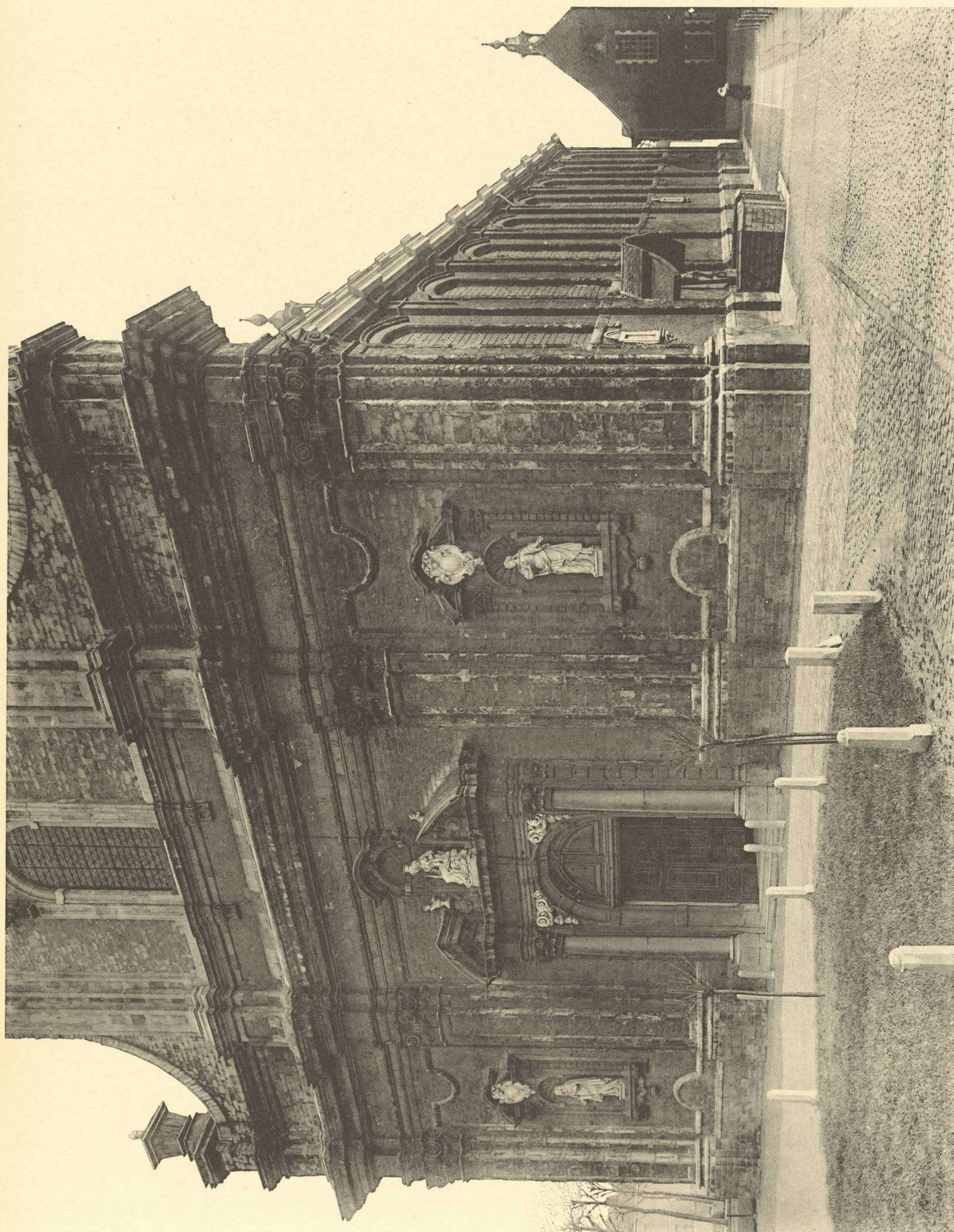
Tours de façade du XII^e siècle. Tour centrale des XII^e et du XIV^e siècles — Chœur et chapelles absidales du XVI^e siècle.



Façade principale de l'Eglise Saint-Jacques.

Les deux tourelles (latérales au gable) sont du XII^e siècle. Le gable est moderne, ainsi que les deux petites annexes contre les tours.

Au fond, le clocher et le carillon de Baudeloo (vers 1617).



La façade de l'église du Petit Béguinage Notre-Dame.

Un ossuaire intéressant contre le mur latéral sud.

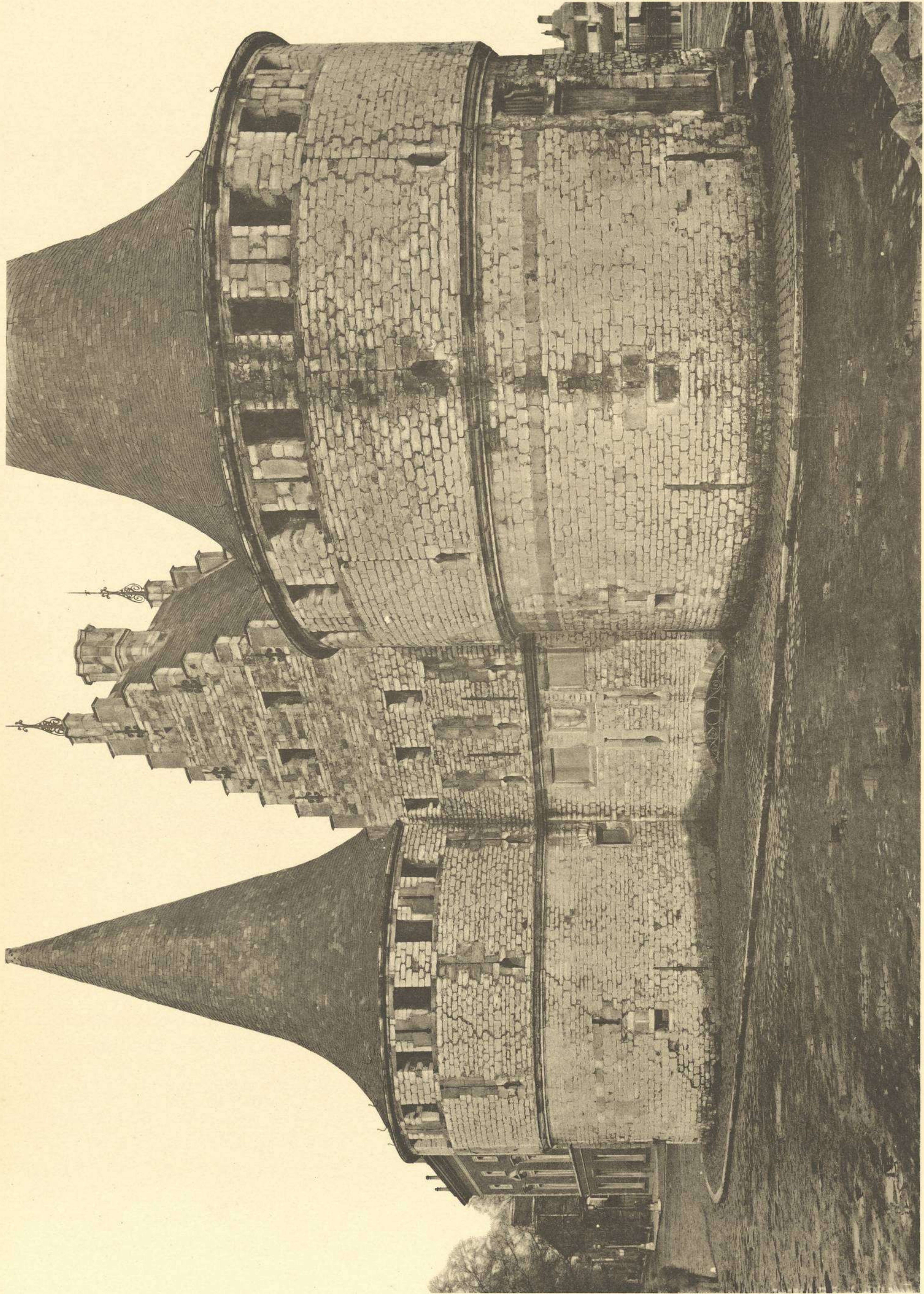
au fond la chapelle Sainte-Godelieve.



Le petit Béguinage Notre-Dame. Le grand préau le long de l'église.



Une petite chapelle à l'entrée du Béguinage.



Les Tours du «Rabot»

(Une partie en est actuellement enterrée)

Ecluse fortifiée de la fin du XV^e siècle construite, en commémoration de la défense heureuse de la ville contre Maximilien A^o 1489.



Le «steen» ou château fortifié dit: de Gérard-le-diable.
XIII^e siècle — en partie reconstruit et restauré récemment.
Une superbe crypte occupe tout le sous-sol actuel (ancien rez-de-chaussée).



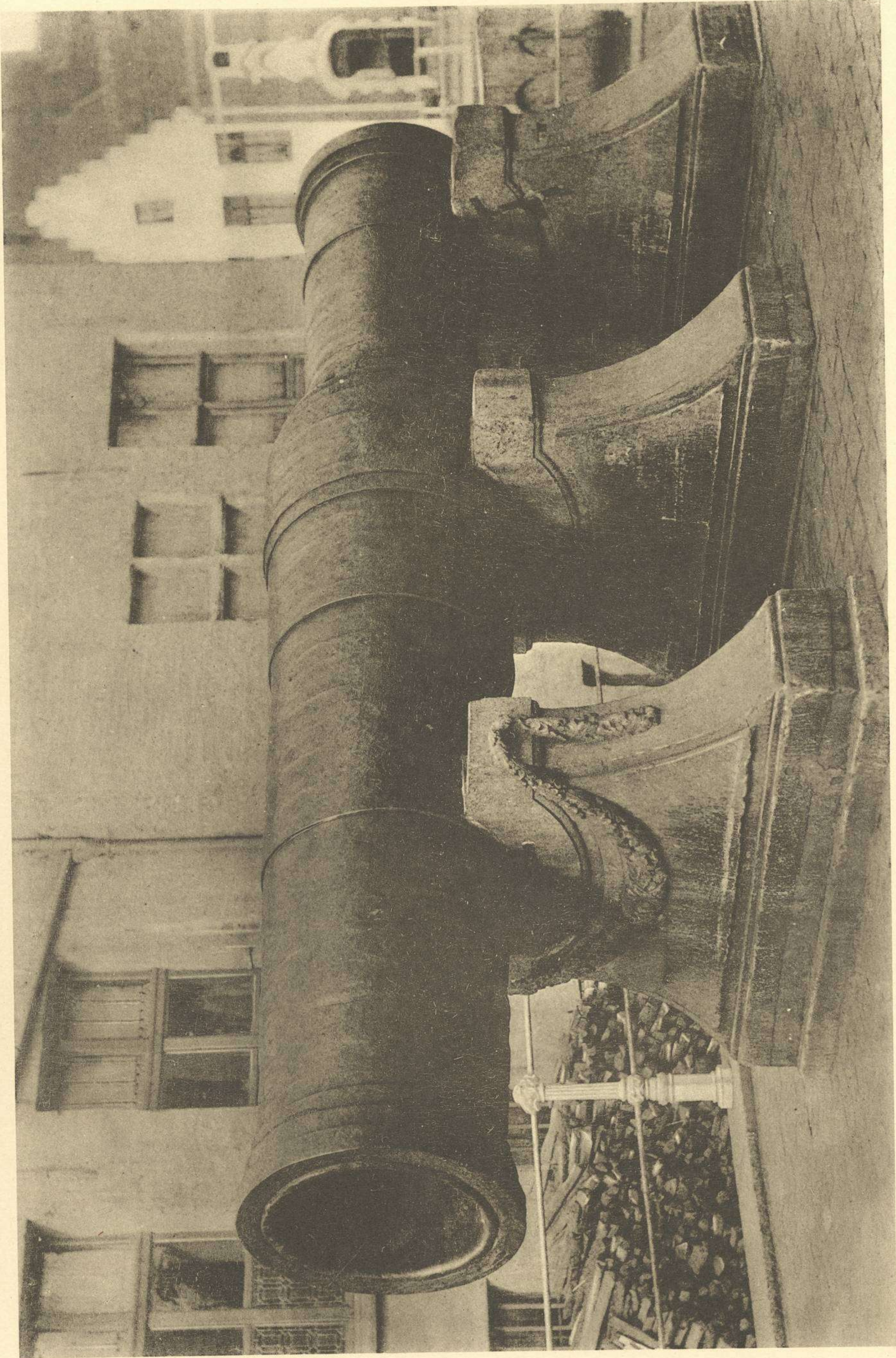
CHATEAU DES COMTES A GAND.
L'écurie.

L'écurie primitive était une crypte à moitié souterraine, éclairée par des ouvertures pratiquées dans le plafond de la voûte; les chevaux y étaient donc à l'abri de toutes les vicissitudes d'un siège. Le trou entouré d'une grille, qu'on voit à gauche, est l'ancienne fosse à fumier. Quand les comtes eurent fixé leur résidence ailleurs (milieu du XIV^e siècle), l'écurie désaffectée devint la cave de torture des différentes cours de justice siégeant dans le château.



CHATEAU DE GÉRARD LE DIABLE A GAND.
La crypte.

La crypte du château de Gérard le Diable à Gand est une des plus grandes du pays; elle mesure 33 mètres de longueur sur 17 de largeur. Des séries de colonnes massives, rondes et trapues la divisent en nefs spacieuses, recouvertes par des voûtes ogivales à nervures et bâties en moellons.



Le grand Canon, près du Marché du Vendredi.
Bombarde du XV^e siècle.



Façades de la rue Haut-Port à Gand.
La cour Saint-Georges (ancienne gilde de tireurs à l'arbalète).



La voor= ou groote Zikkel.

XIV^e siècle.

XV^e siècle.

Maisons et cour Saint-Georges
XV^e siècle.



La rue Haut-Port.

Un steen du XIII^e siècle.
Petite Zikkel.

La voor-Zikkel, parties du
XIV^e et du XV^e siècle.

Deux maisons de la fin du XV^e siècle.
Le Zwarte moor et le Grootte moor.

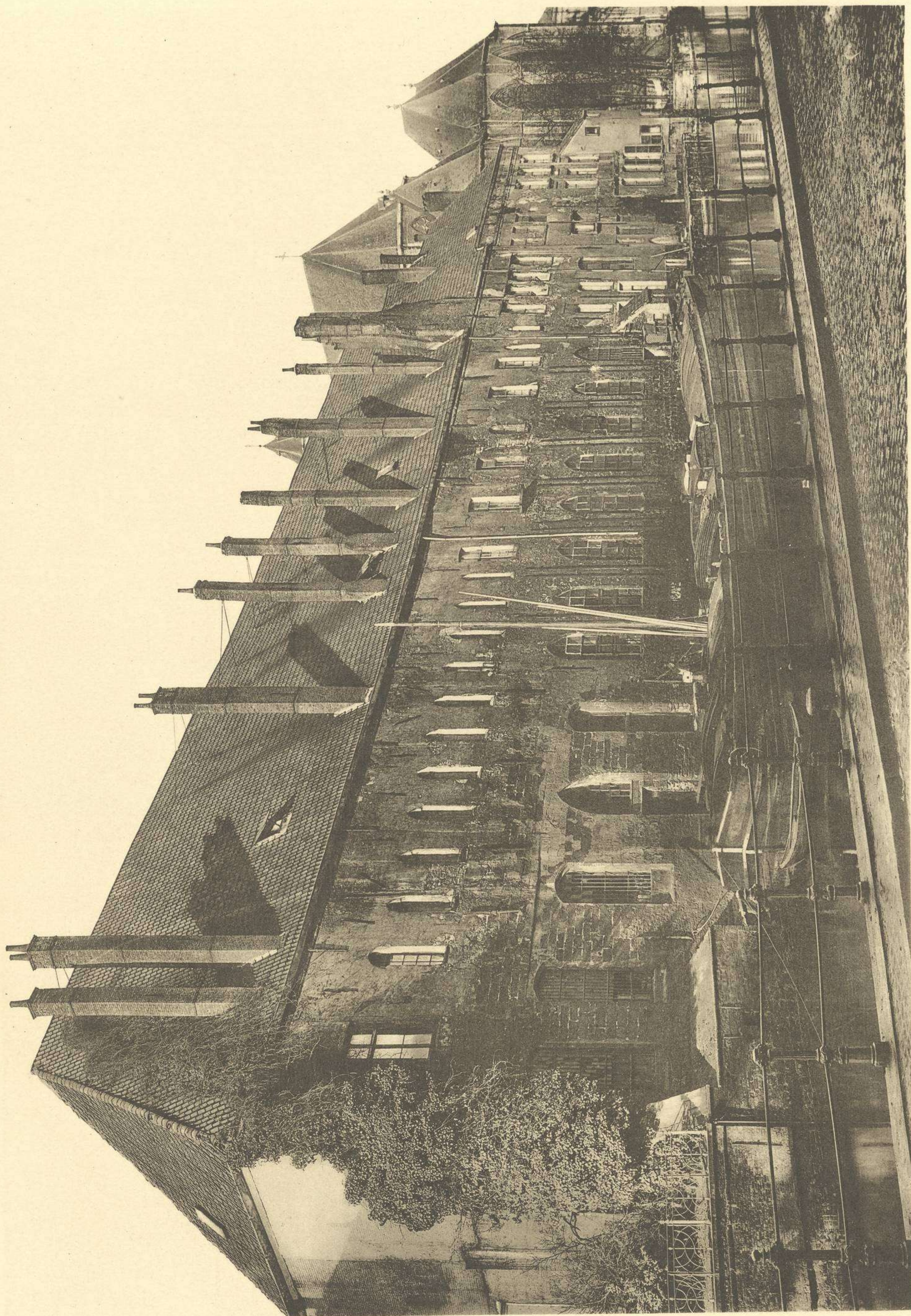
Une partie de l'ancienne cour de la gilde
des archers de Saint-Georges, XV^e siècle.



Portique d'entrée de la Bibliothèque de la ville et de l'Université, derrière, l'église de l'ancienne abbaye de Baudeloo (1617) et son gracieux campanile, avec excellent carillon de Hemony (1661).



Le Sablon (point le plus élevé du centre de la ville) (16^m 45).
La fontaine ou pompe élevée en l'honneur de Napoléon.
Au fond, à droite du monument, deux jolis pignons du XVIII^e siècle.



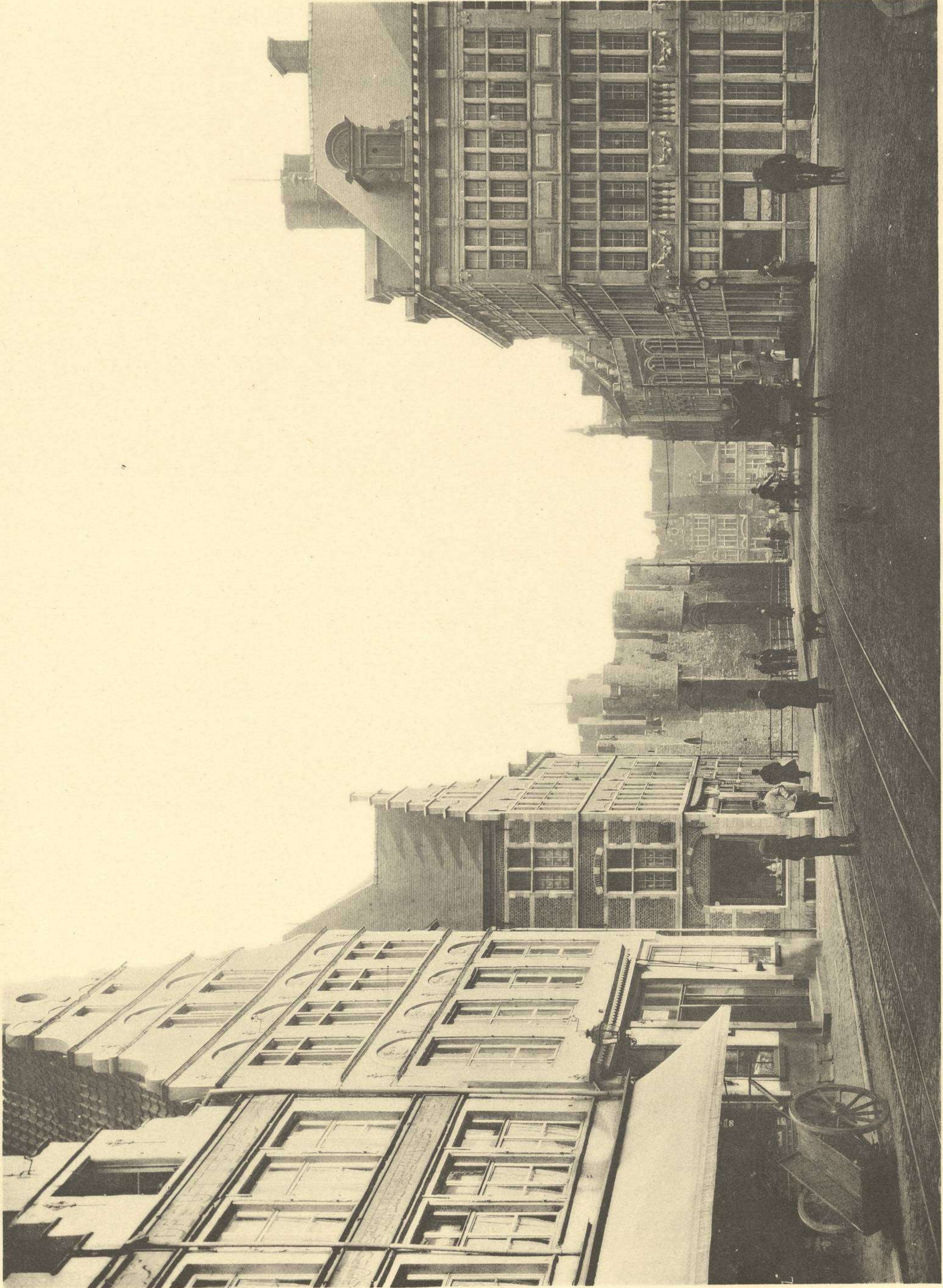
La façade postérieure du vieux couvent des Dominicains ou Frères-Prêcheurs
(restes du XIV^e siècle) récemment transformé et en partie restauré.



Un type de ruelle de Gand, avec maisons anciennes du XVI^e siècle.



Un coin pittoresque — rue du Vieux-Bourg.
La maison du joueur de flûte (Anno 1669).



Un superbe carrefour près du château des Comtes.

Le château des Comtes.

La place S^{te} Pharaïlde.

Maisons du XVIII^e siècle.

Maisons du XVI^e siècle.



Le quai aux Herbes.

Maisons anciennes XVII^e et XVIII^e siècles.

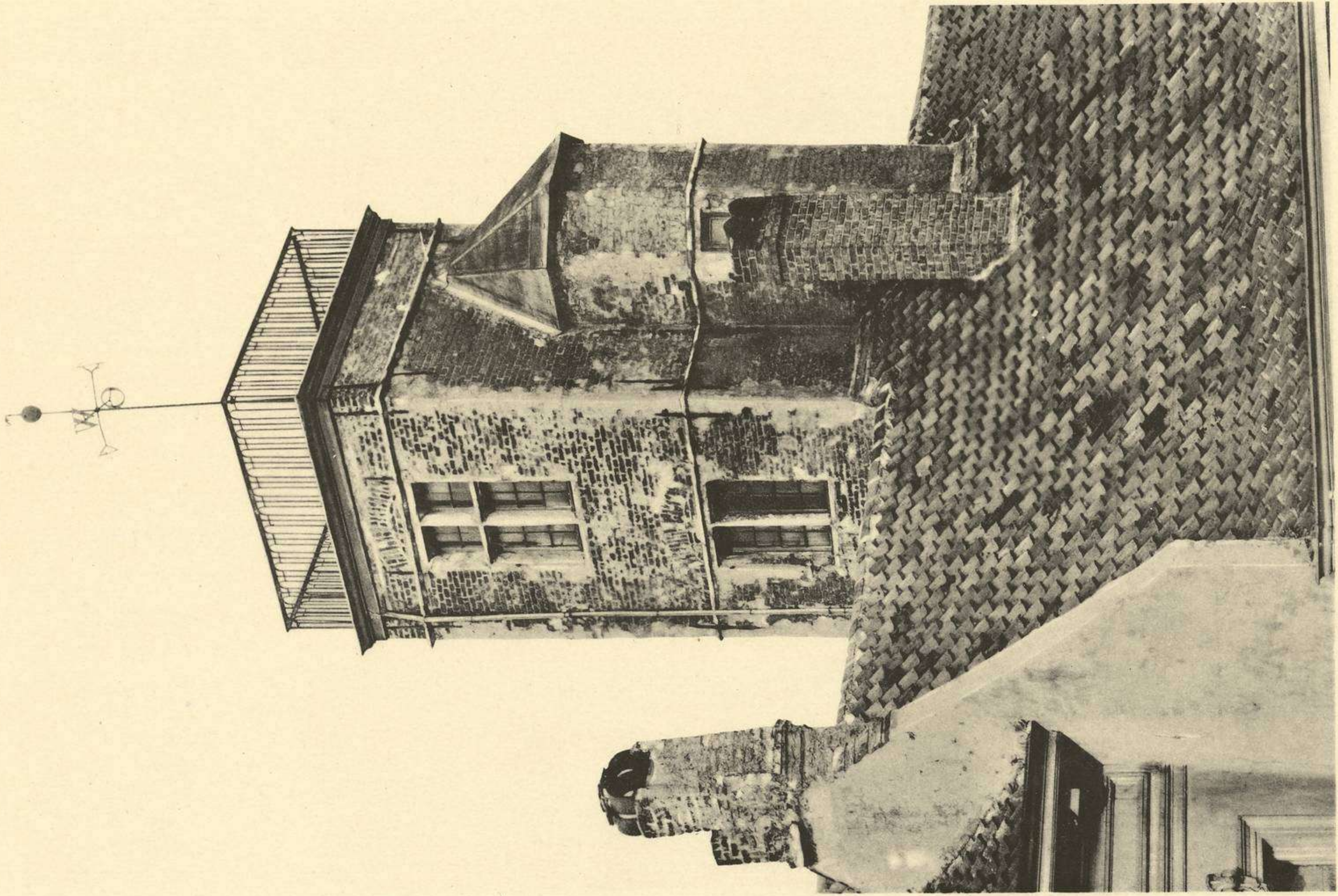
La maison des Francs-Bâteliers (1530-31).
Christophe van den Berghe (maître d'œuvres).



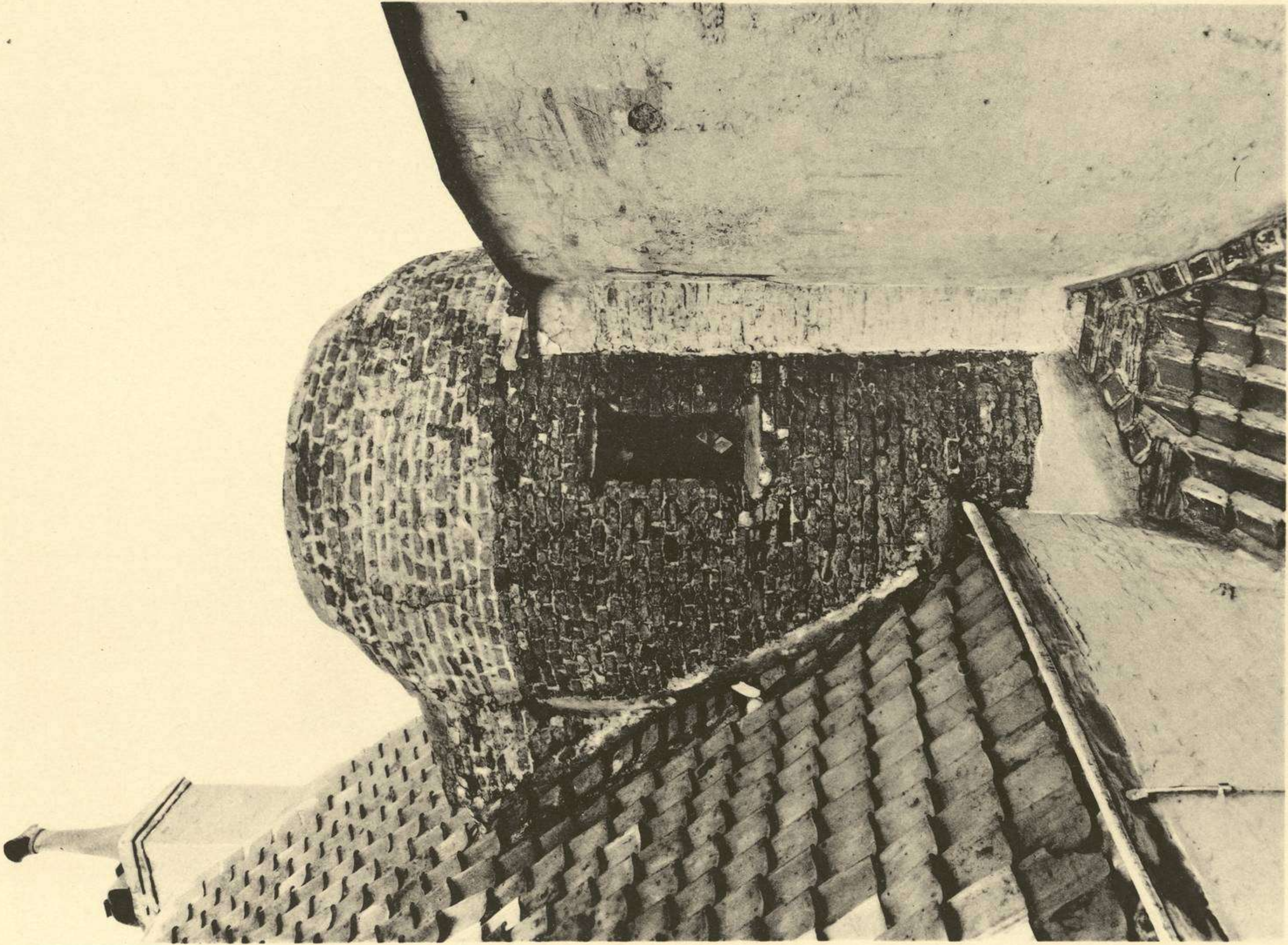
La Façade postérieure de l'ancien steen des Borluut (fin du XIII^e siècle), vue prise dans une cour de la rue du Paradis.
La façade sur le marché aux Grains est remaniée.



Un coin pittoresque au quai Saint-Antoine, sur la Lieve, près du Rabot.
Maisons de la fin du XVI^e siècle, remaniements du XVIII^e siècle.



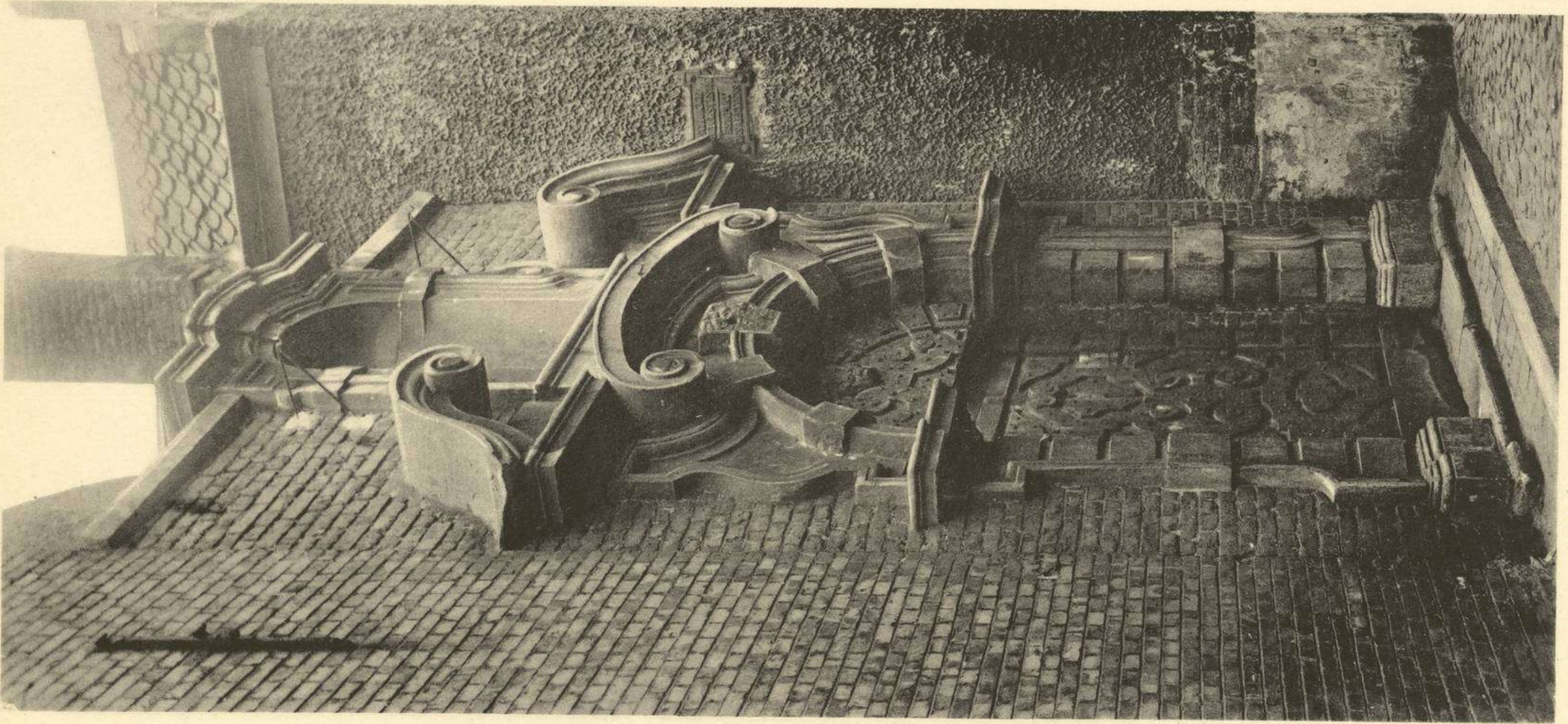
Une tour de guet, avec escalier latéral, a appartenu à une maison importante des «Goethals», rue du Bas-poldre (XVI^e siècle).



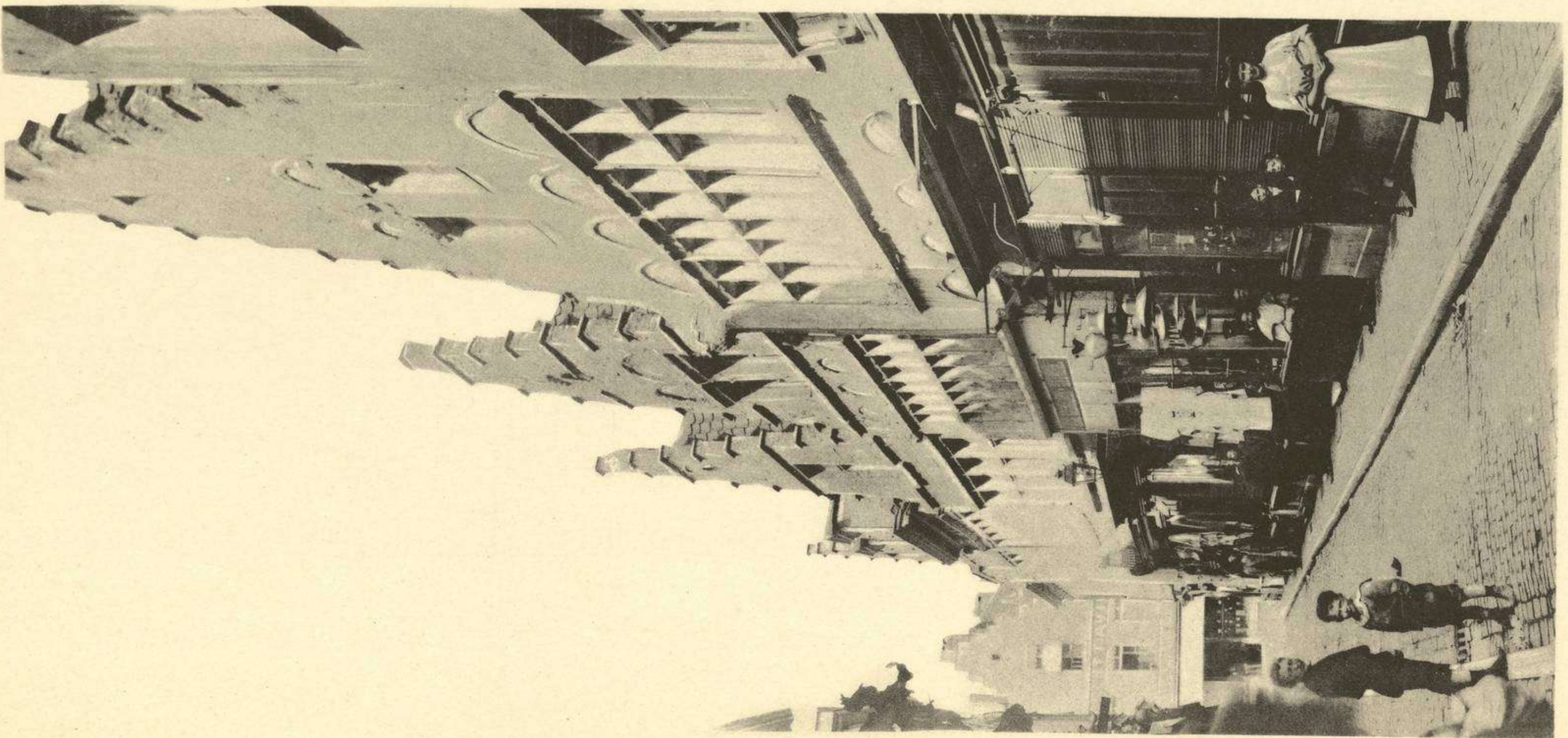
Une tourelle d'escalier de maison du XV^e ou XVI^e siècle (récemment démolie) restes de vitrages authentiques à petits carreaux losangés.



Une des ruelles populaires descendant de la rue de Courtrai vers la Lys.



Une ancienne porte décorative XVIII^e siècle.



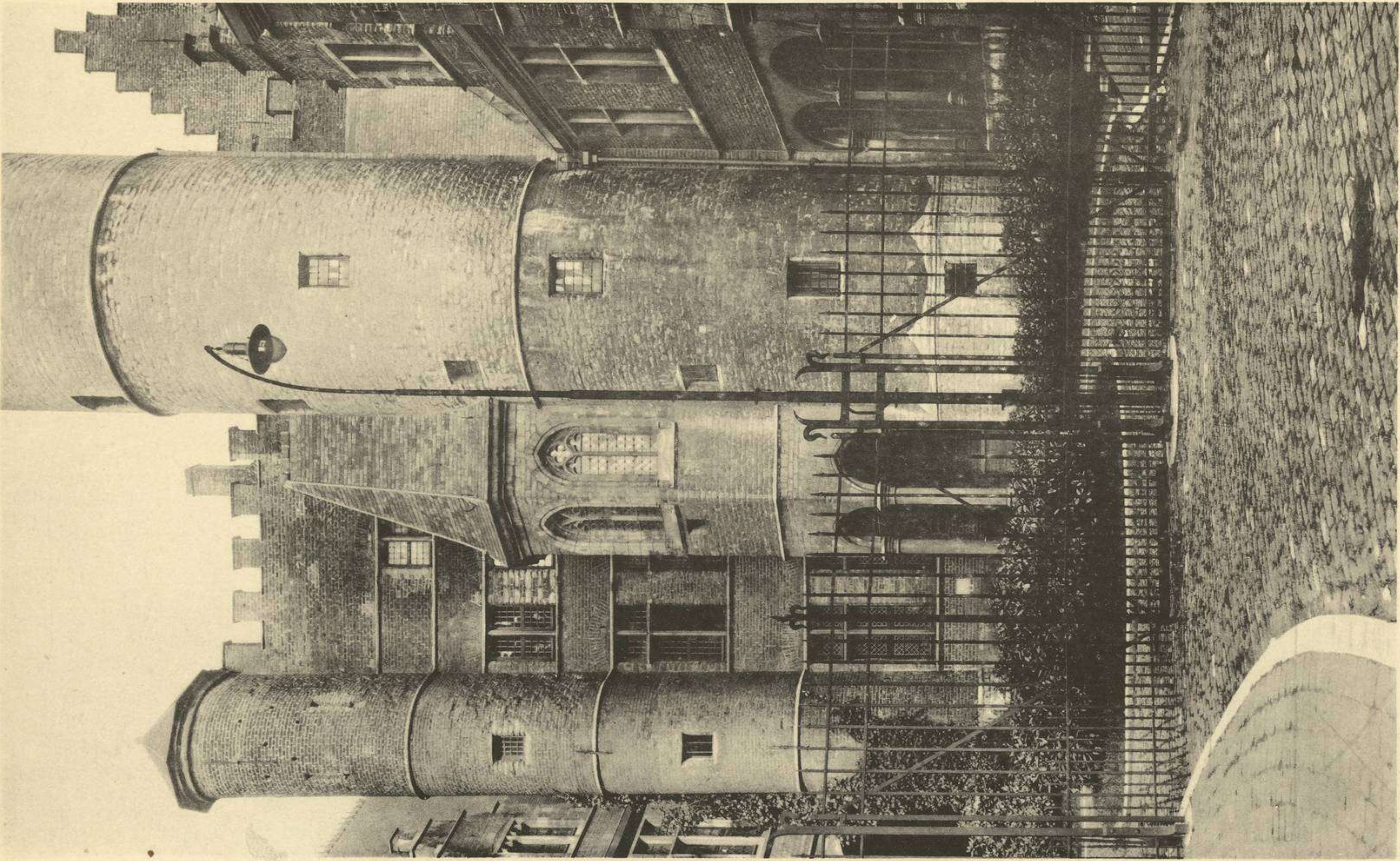
La rue du Serpent. Maisons du XVI^e et XVII^e siècles (types des étages en plein air).



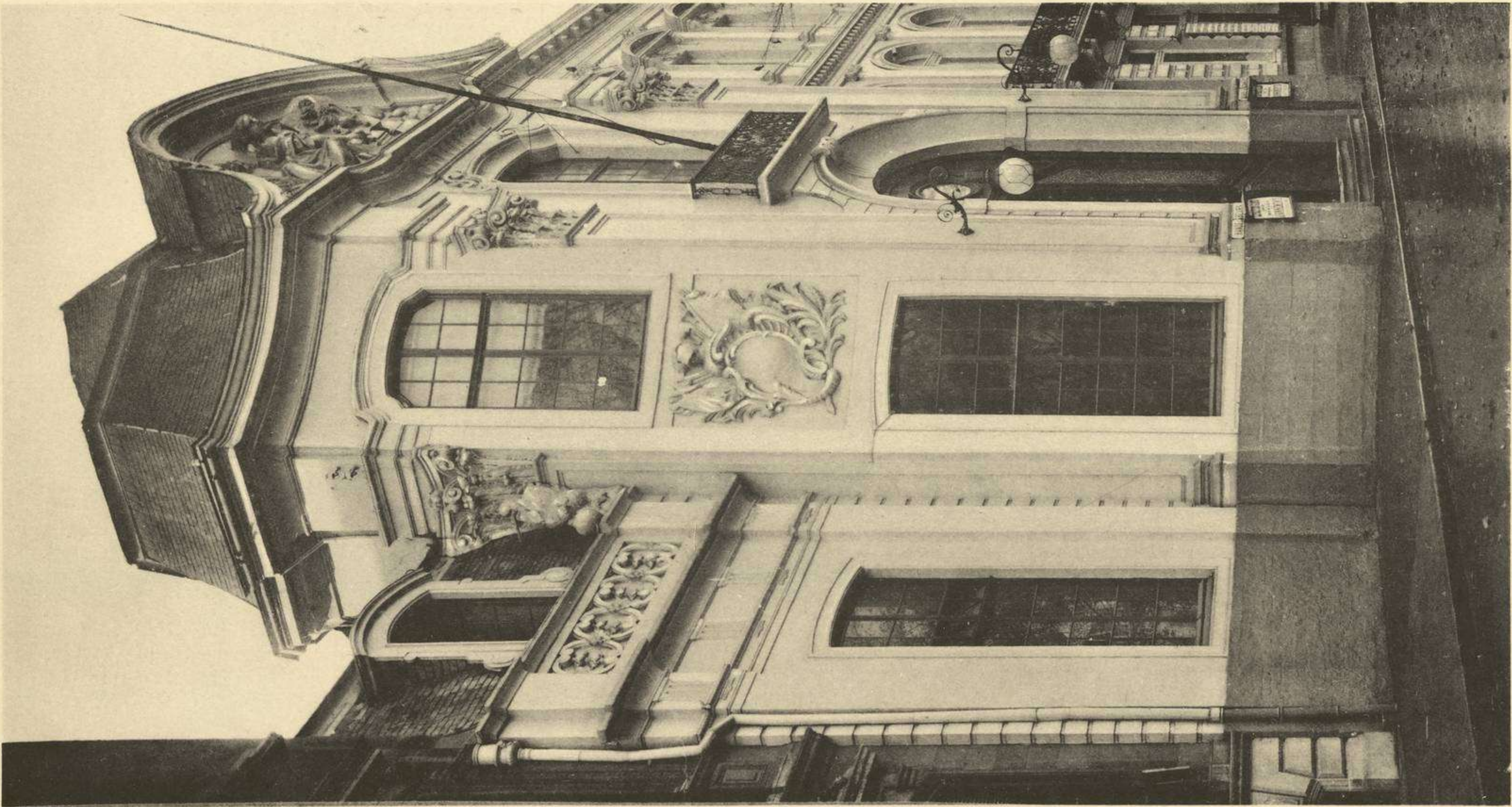
La cour de l'ancien Hospice Hallvins (XVI^e siècle).



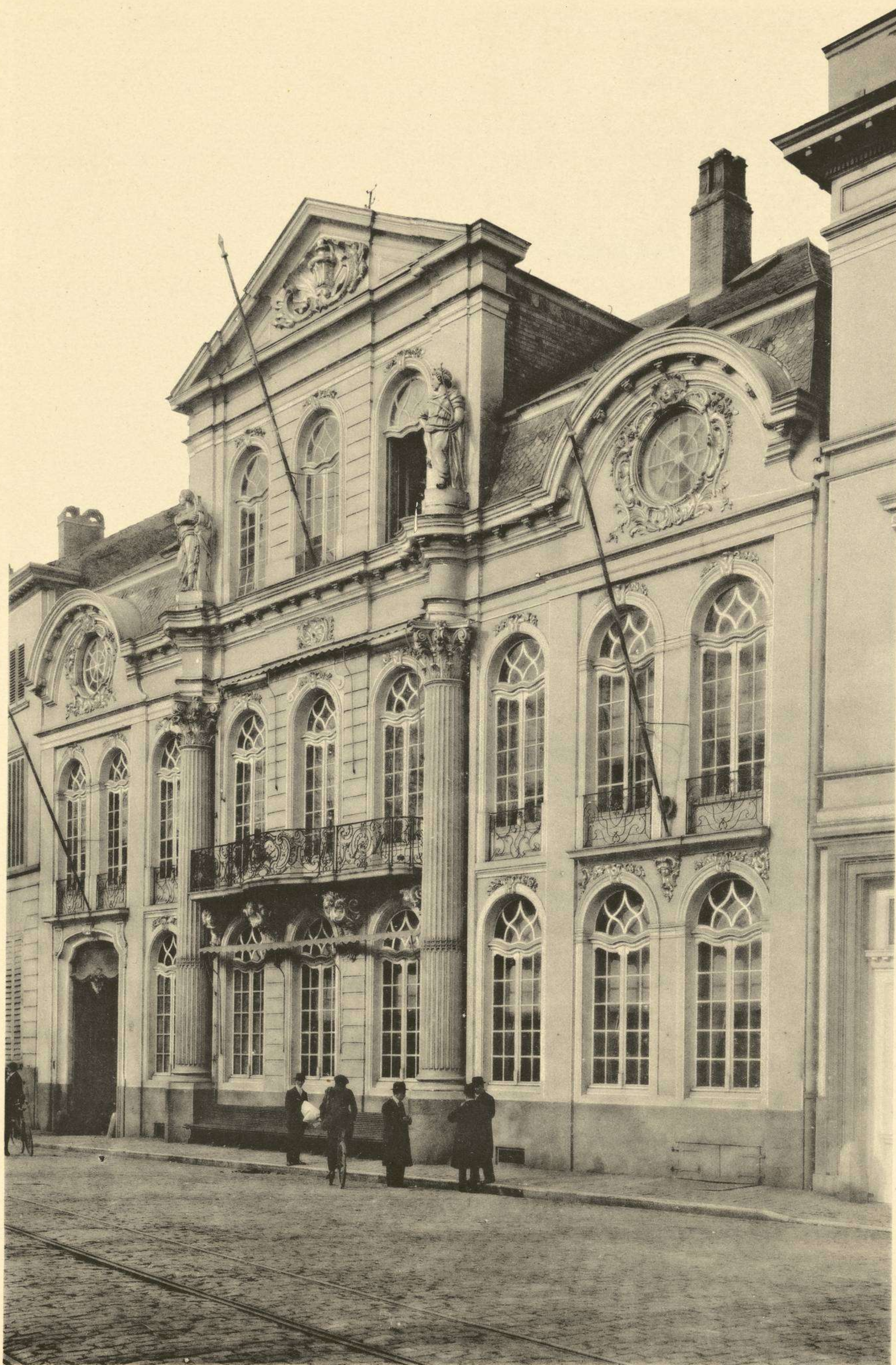
La cour d'entrée de l'ancien couvent des Dominicains ou Frères-Prêcheurs, construction de la fin du XV^e siècle.



La cour de l'achter Zikkell, bâtiment à tourelle d'angle.
Édicule: chapelle à l'étage et puits sous la voûte, tour d'escalier couronnée
d'une petite salle du XVI^e siècle (Belvédère intéressant).



L'ancien corps de garde (1738 - 1739), actuellement la Bourse de commerce
(Place d'armes)



Façade de l'Hôtel du Club des Nobles (ancien Hôtel Faligan)

Place d'armes

(Société Littéraire)

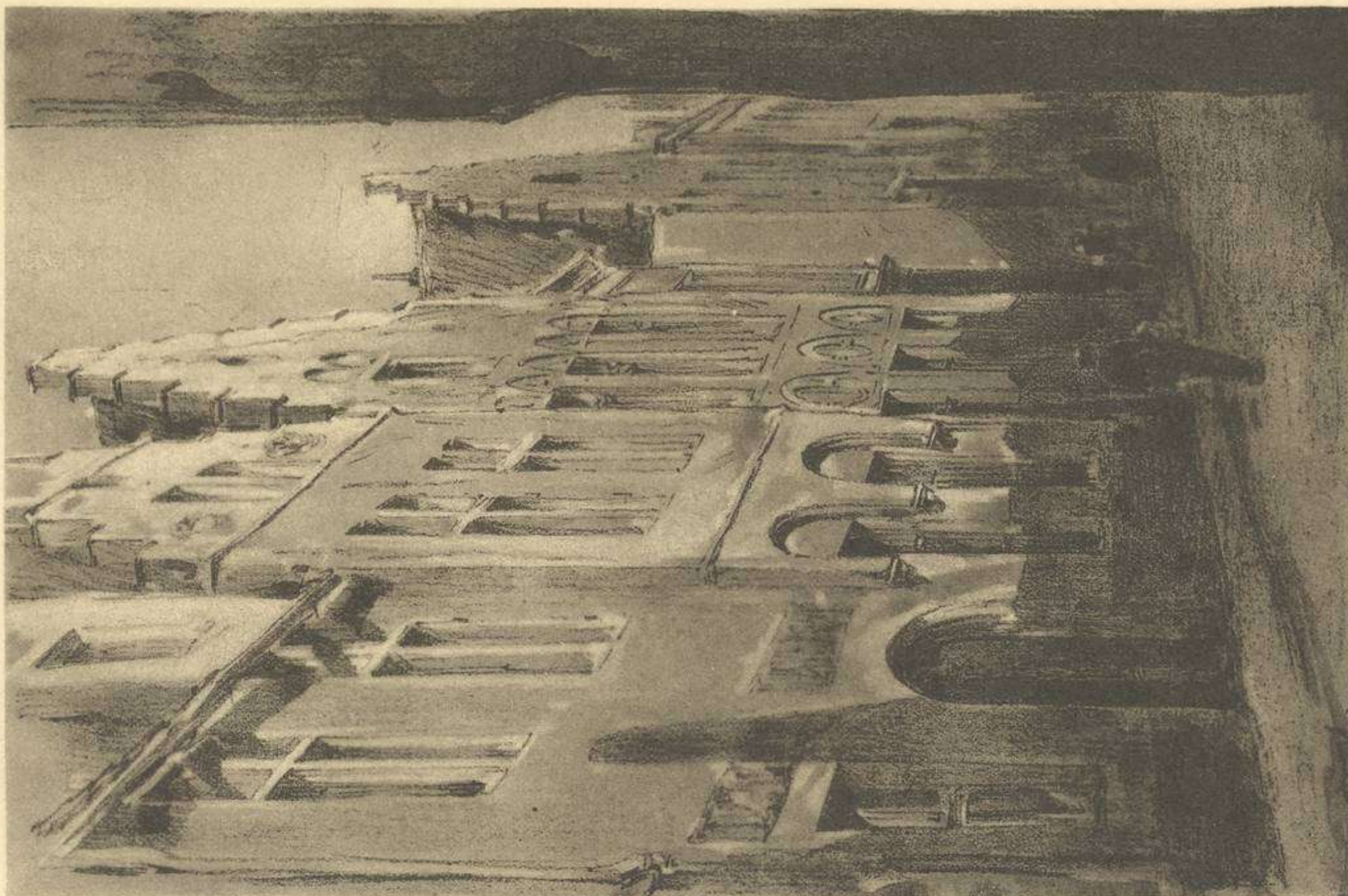
XVIII^e siècle



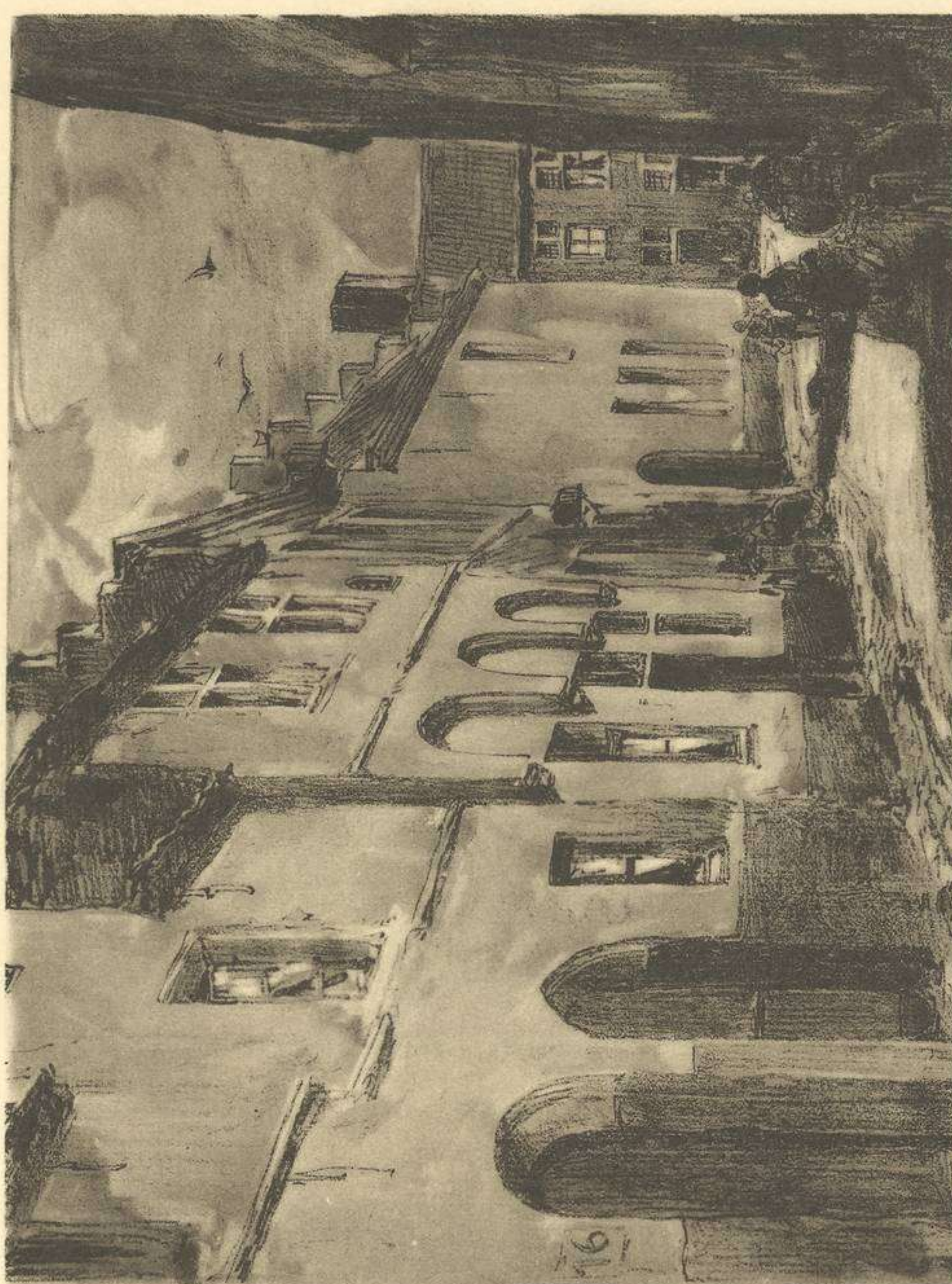
L'ancienne chapelle de l'Hospice S^t Jean et S^t Paul dite «Leugemeete», XIV^e siècle.



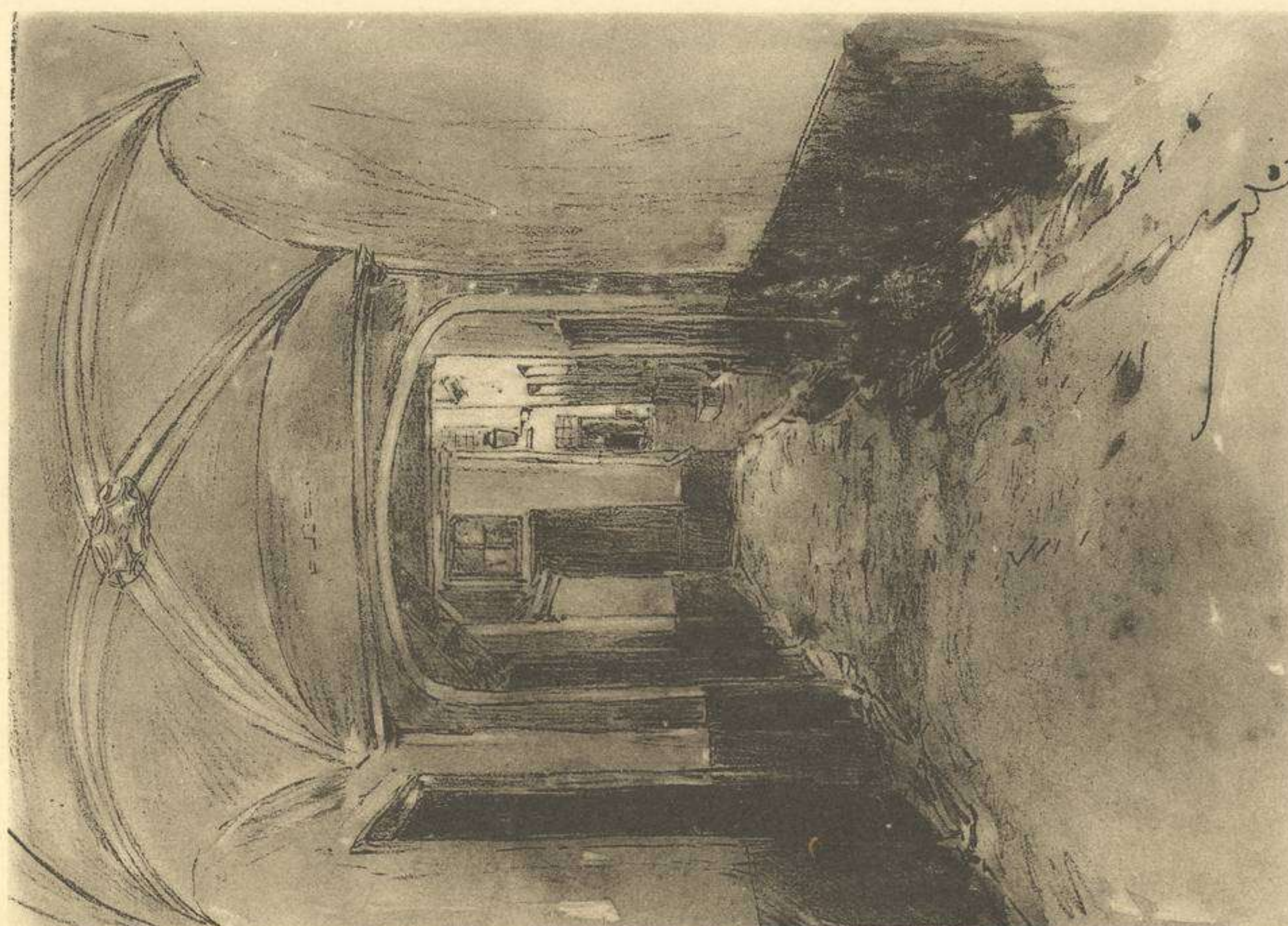
Etat au moment de la démolition récente, à hauteur des fenêtres, sur les murs, se trouvaient les célèbres peintures murales si discutées.



Rue du Bac
Maison du XVII^e siècle



Rue aux Ours
Maisons du XVI^e siècle



Une cour-impasse



Reproductions d'aquarelles de A. Heins
représentant des coins intéressants du vieux Gand.



Rue de la Rôtisserie.



Rue Van Eyck.



Fragment du tableau de François Duchastel (1666): Inauguration de Charles II, roi d'Espagne, comme comte de Flandre
(musée des Beaux-arts, Gand).



Voûte et parois, en face de la cheminée, (voir à gauche)
avec d'intéressants motifs de décoration polychrome.



Escalier de la même maison, les parois, les voûtes, les
marches d'escalier décorés de faïences polychromées.



Sous-sol d'une maison au coin de la rue aux Draps.
Voûte et parois décorées de carreaux de faïence de fabrication
gantoise (?); sur le manteau, le chat et le chien.



Le cours de l'Escaut primitif à travers les prairies des Moines.



Une partie de son cours encore visible près du Petit Béguinage.



Ces derniers vestiges des méandres de l'ancien fleuve viennent de disparaître
L'avenue de l'exposition passe actuellement à cet endroit.



Les quartiers excentriques du vieux Gand hors la Porte de la Colline.

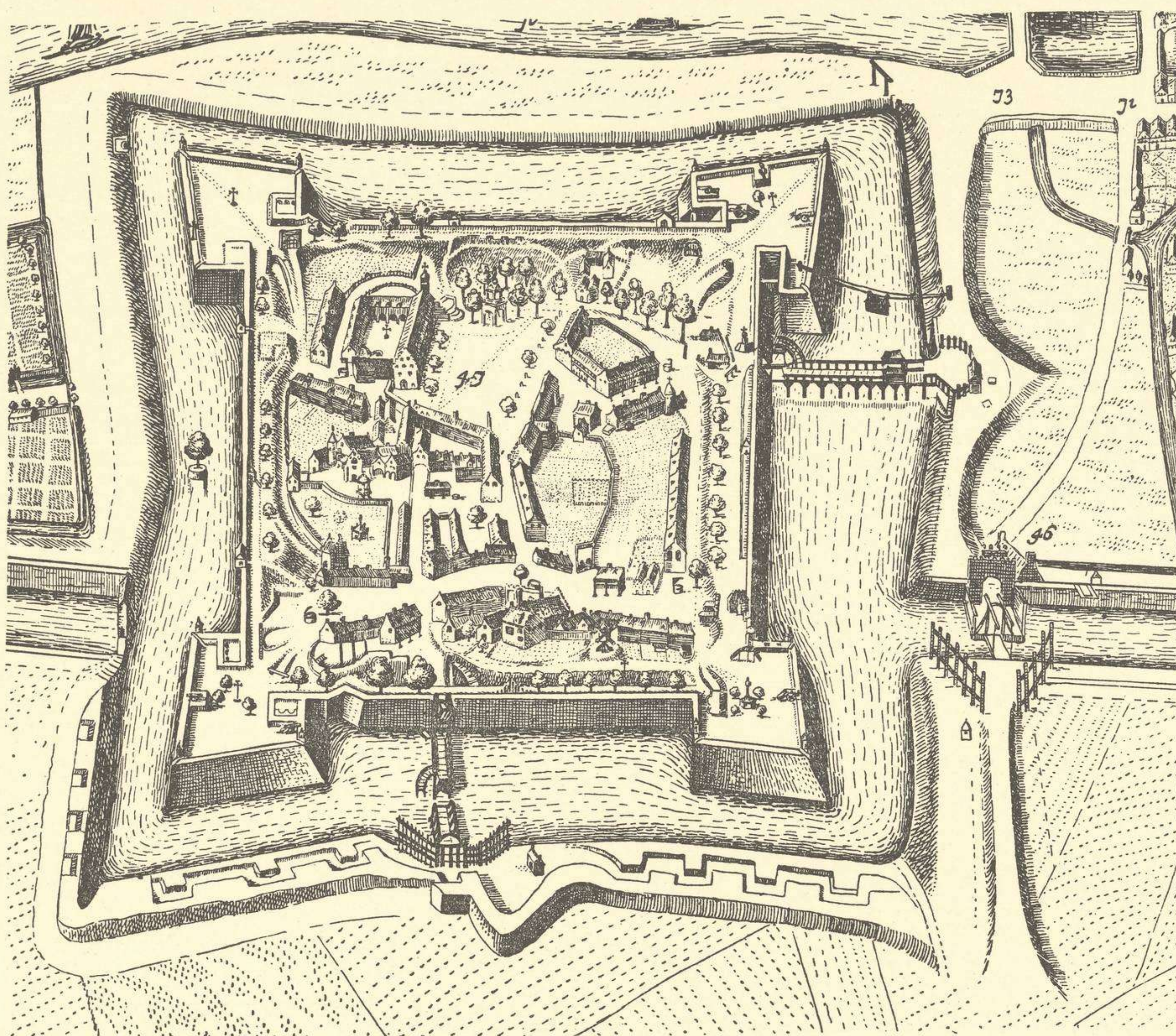


Même quartier.

à Saint-Pierre-Alost.

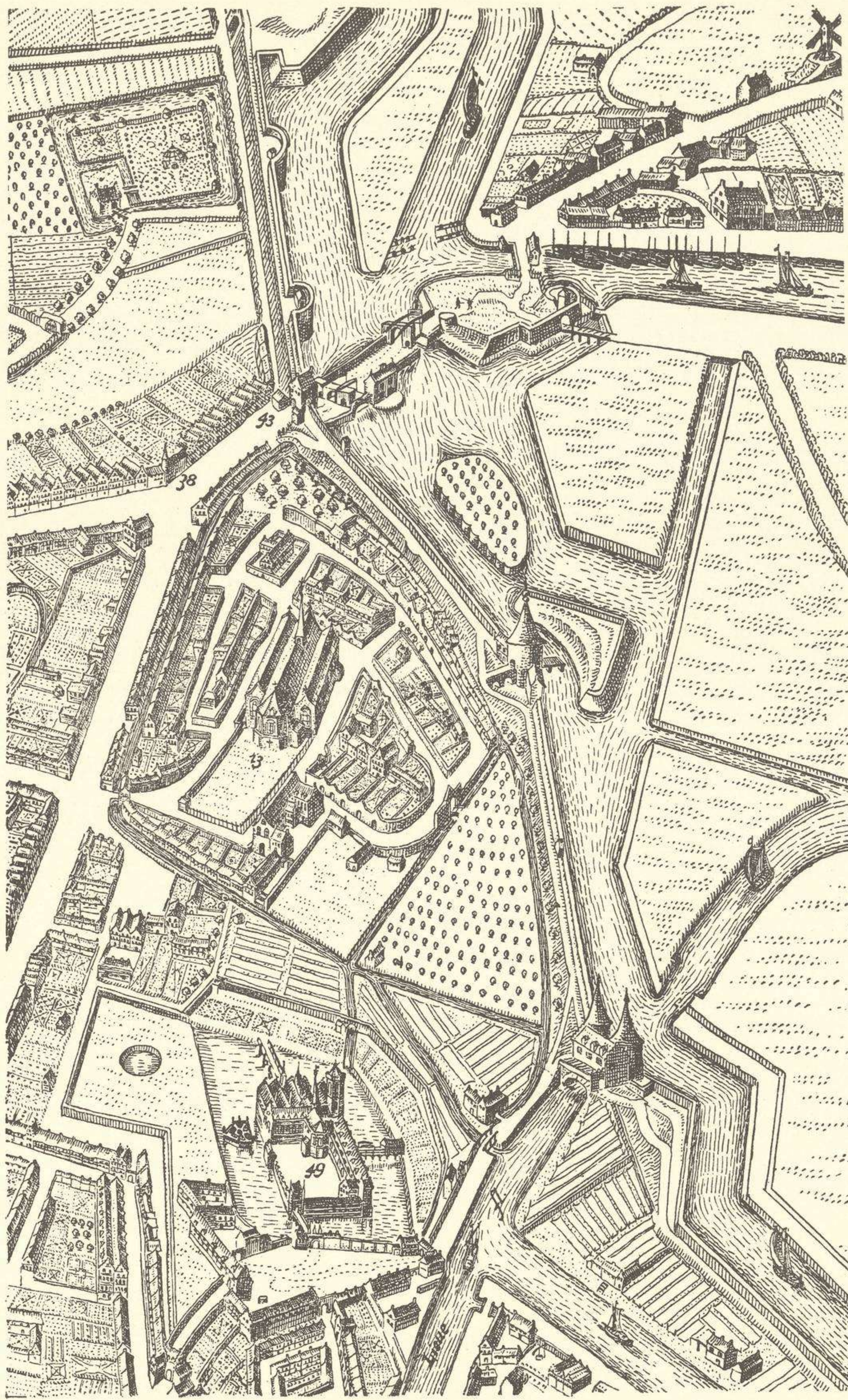


Le quai de la Grue.
Vue sur la Lys (au fond le pont de la Boucherie).



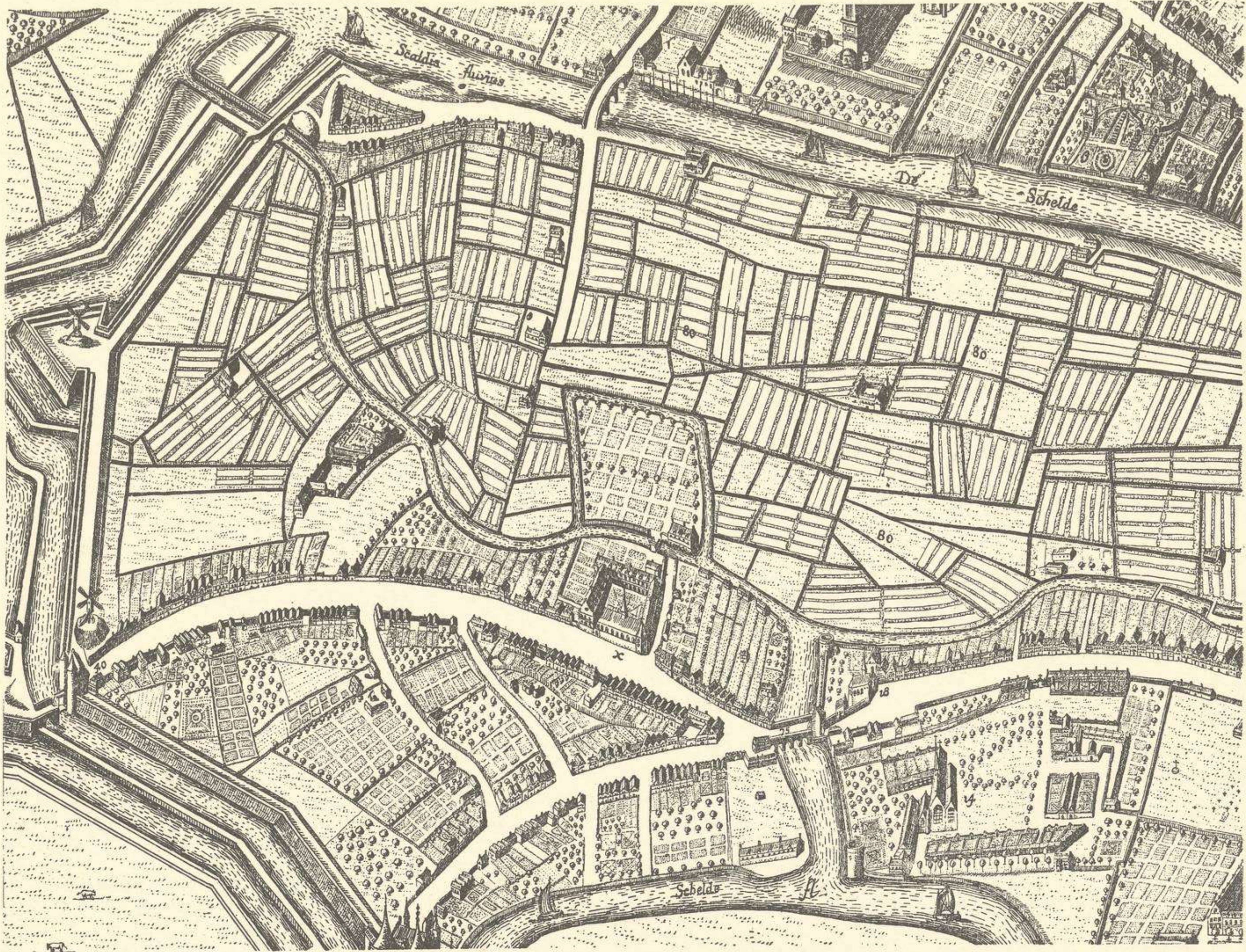
D'APRÈS LE PLAN PANORAMIQUE DE GAND DE 1641, PAR HONDIUS.

Le château des Espagnols (1540). — 47. L'abbaye de St' Bavo. 46. La porte d'Anvers. — 73. Le pont du Pas.
71. La rue d'Anvers.



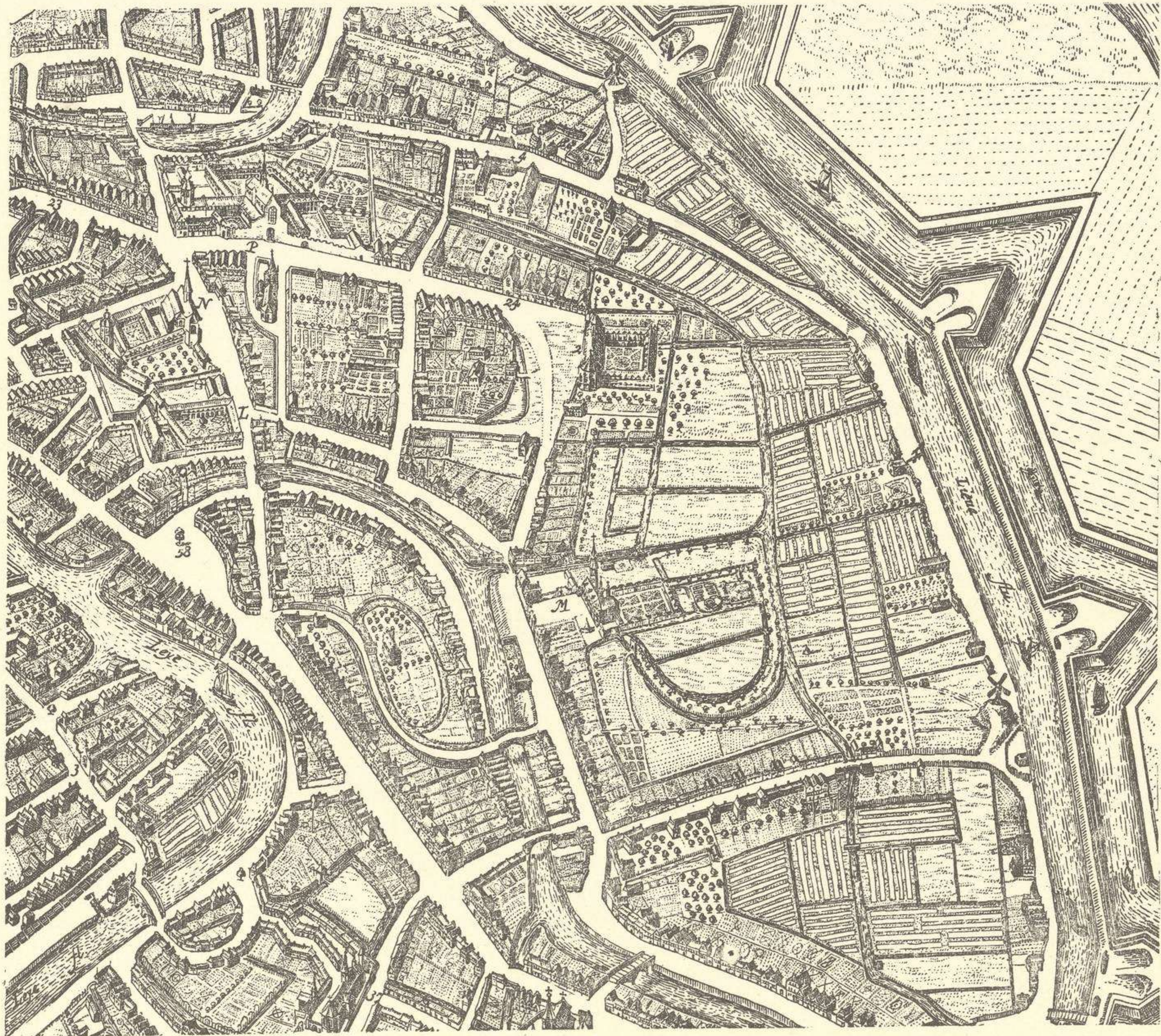
D'APRÈS LE PLAN PANORAMIQUE DE GAND DE 1641, PAR HONDIUS.

Le quartier de la Porte de Bruges. — En haut, le *Waldam* ; abords de la porte fortifiée. Au long du fond d'enceinte le *Herderstoren*. Au bas le *Rabot*, écluse fortifiée du XV^e siècle. 13. Le *Béguinage de Ste Elisabeth*, dit le grand Béguinage. 43. La *Porte de Bruges*. 38. La *Leugemeete*. Chapelle de l'Hospice St Jean et St Paul. XIV^e siècle. 49. La *Cour du Prince* ou *Sersanders Walle*. Palais des souverains de Flandre où est né Charles-Quint en 1500. Du *Rabot*, vers le bord inférieur de la planche : *La Lieve*.



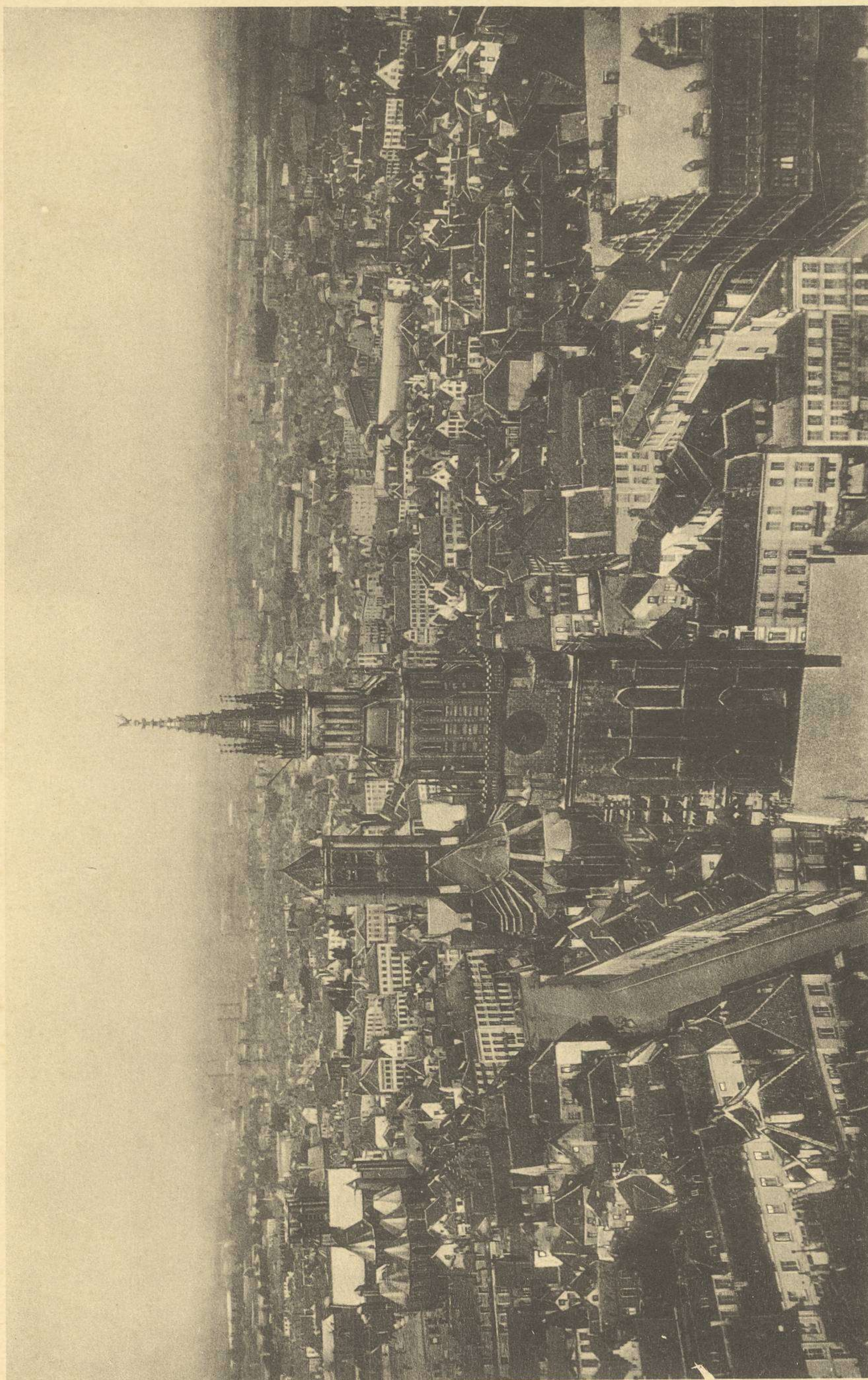
LE COURS DU VIEIL ESCAUT.

Remarquer ses méandres dans les prairies des Moines, (entouré d'eau, le Manoir de Ravescoot). Au sommet de la planche l'abbaye S. Pierre et l'Escaut supérieur. Au bas l'Escaut inférieur ou bas-escaut.



D'APRÈS LE PLAN PANORAMIQUE DE GAND DE 1641 PAR HONDIUS.

P. Les Augustins. — N. Les Carmes chaussés. — L. Le Couvent. — M. Les Chartreux.
La grande courbe de la Lys devant le quartier dit Nieuwland.



vue prise vers 1890.

Panorama de Gand

vu du haut de la tour de la cathédrale Saint-Bavon. Le clocher ou campanile en fer du Beffroi a été remplacé depuis peu, et la belle église Saint-Nicolas, ici enserrée dans les maisons, a été dégagée récemment.

60



ALBUM DU VIEUX GAND

399